

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Janvier 1859.

No. 2.

SOMMAIRE : — Avis très important. — Rapports de la *Minerve*, de l'*Ordre* et du *Courrier du Canada*. — De la Modération dans la défense des Principes. (*fin.*) — Discours de l'Hon. P. J. O. Chauveau. — Appréciation de la *Patrie* sur la Lecture de Mr. P. Stevens. — Lecture de Mr. Paul Stevens. — La pauvre fille de Glen Orehy. — Premier Rapport annuel des travaux, etc. — Modèle de style Epistolaire et Leçon de Modestie. — Dévouement héroïque d'un Moine. — Napoléon et le Bucheron.

AVES TRÈS IMPORTANT.

Les Editeurs de l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial* considéreront comme abonnés ceux qui ayant reçu les deux premiers numéros, ne les renverront pas immédiatement.

Dans l'intérêt du bien que cette publication est appelée à produire on est respectueusement prié de s'en faire les zélés propagateurs.

Nous sommes flattés de pouvoir dès notre second numéro, publier les articles suivants, relatifs à l'*Echo*, publiés dans la *Minerve*, l'*Ordre* et le *Courrier du Canada*. Nous remercions ces trois excellents journaux des paroles encourageantes qu'ils ont bien voulu nous adresser sur cette modeste publication.

Nous y sommes d'autant plus sensibles qu'elles viennent de meilleure part.

Ces trois journaux, du reste, ne sont pas les seuls qui aient bien voulu s'occuper de nous. Nous espérons pouvoir publier dans notre prochain numéro d'autres articles également flatteurs.

Nous nous ferons aussi un devoir de profiter des observations qu'on voudra bien nous suggérer.

Conformément à une insinuation qui nous a déjà été faite, nous espérons bientôt introduire quelque amélioration dans le choix du papier pour faire ressortir d'avantage la beauté de l'impression.

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL.

Tel est le titre d'un nouveau journal littéraire que nous avons reçu le premier jour de l'an. Ce journal est particulièrement destiné à reproduire les lectures et discours qui se font au *Cabinet de Lecture Paroissial*, mais on y ajoutera, pour varier quelque peu, des des pièces étrangères prises çà et là, dans des écrivains connus. Les amis du *Cabinet de Lecture* qui font cette entreprise ont droit de compter sur les sympathies du public, car le public, par la presse, et par l'organe d'hommes marquants, a souvent exprimé le désir d'avoir un tel recueil.

Le premier numéro offre pour étrennes à ses lecteurs, outre l'éditorial, un article profondément pensé et bien écrit sur la "Modération dans la défense des principes;" le beau discours de M. Adélaré Boucher,

"sur la bataille de Chateauguay;" l'excellente lecture du Révd. M. Bourgeault sur "le Progrès," et divers articles d'appréciation.

L'*Echo* n'entre pas dans le domaine de la politique, mais il promet obéissance à la voix de la Religion et de la Patrie.

Succès à notre nouveau confrère. Il doit être reçu dans toutes les familles et lu par tout le monde ! — *La Minerve*.

L'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal*, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. — Tel est le titre d'un nouveau journal qui nous a été envoyé le matin du 1er janvier 1859. "En vérité, nous sommes-nous dit, le Cabinet de Lecture ne pouvait mieux nous faire sa visite, ni nous envoyer un plus charmant cadeau!"

A nous qui avons assisté à l'aurore de cette belle et patriotique institution; à nous qui l'avons les premiers acclamée dans la presse; à nous qu'elle a appelés, quoiqu'indignes, à monter dans sa tribune, pour essayer de placer notre humble pierre dans l'édifice de gloire qu'elle a entrepris d'élever, à nous surtout appartient le droit de donner une cordiale bienvenue à ce champion de l'ordre et des bons principes. C'est au Cabinet de Lecture, c'est au milieu des élans et des appels que ses lecteurs ont fait entendre qu'a mûri la pensée de fonder l'*Ordre*; l'*Echo* est donc notre frère. Puisant à la même source, publiant chacun les mêmes lectures, vivant de la même vie, nous serons forts l'un par l'autre et l'un avec l'autre.

Nous avions cru que le journal du Cabinet de Lecture revêtirait la forme d'Annales, contenant toutes les lectures: pas du tout. Nous avons été agréablement surpris de voir un journal du format de celui de l'*Instruction Publique* sans en avoir cependant la beauté de l'impression. Nous voudrions pouvoir en extraire toutes les beautés; néanmoins nous commencerons prochainement la publication de la lecture de Messire Bourgeault, ayant en notre possession le complément de cet important travail.

Succès et longue vie à notre bien-aimé confrère.

JOSEPH ROYAL.

(L'Ordre.)

Nous venons de recevoir une nouvelle feuille qui a pour titre "l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal*." Cette revue paraît deux fois le mois, sous le format petit in-4, avec 16 pages de lecture. La série de l'année formera un volume de 400 pages. Le prix de l'abonnement est de (\$2) deux piastres par an.

L'*Echo* ne se bornera pas à publier les travaux, déjà si importants, du "Cabinet de Lecture de Montréal"; mais encore les autres travaux qui, de temps

en temps, sont mis au jour sous la forme d'études publiques. Ce recueil contiendra donc une foule d'écrits qui, d'ordinaire, restent enfouis dans les colonnes des grands journaux, quand ils ne demeurent pas tout à fait inconnus en dehors du cercle qui en a eu la lecture. L'Écho sera donc une espèce de "répertoire" extrêmement intéressant à lire et très-utile à conserver.

Il offre en outre à la Religion et à la Patrie le plus grand avantage de tous à nos yeux, celui d'être dirigé et conduit par les soins diligents d'une Association, au sein de laquelle abondent les garanties de saines doctrines, d'une morale sévère et de principes assurés : c'est assez dire que nos chaudes sympathies sont acquises à cette importante publication.

Le premier numéro de l'Écho nous donne, avec plusieurs autres articles pleins d'intérêt, le discours de M. Adélarde Boucher, intitulé : "Une page de notre Histoire" (Chateauguay et Salaberry), la "Lecture sur le Progrès" par M. l'Abbé Bourgeault et un compte rendu de l'étude sur "Naples et ses environs", par M. Napoléon Bourassa que les lecteurs du Courrier du Canada connaissent comme peintre et sculpteur, et que nous connaissons particulièrement, nous, comme homme de cœur et d'esprit et comme aimable compatriote.—(Courrier du Canada.)

De la Modération dans la défense des Principes.

(Suite et fin.)

Cette modération consiste non seulement à ne pas maltraiter ses adversaires, à les ménager, mais aussi à reconnaître ce qu'ils ont de bon, à leur donner, selon les circonstances, les éloges qu'ils méritent. Car il ne peut pas y avoir de véritable modération sans justice, et il est impossible d'être juste sans rendre à chacun ce qui lui est dû. La justice est la première des vertus, elle est le fondement nécessaire de toutes les autres. Comment, sans elle, pourrait-on être modéré, doux, patient, charitable? Commençons par être justes en tout et envers tous, et il nous sera possible d'acquiescer la vraie modération.

Mais peut-on louer ceux qui combattent ouvertement la vérité? Est-il permis, est-il prudent de donner des éloges aux méchants, aux incrédules, &c? Les honnêtes gens ne répondent pas tous oui à cette question. Il y en a qui craignent de scandaliser le prochain, de donner du crédit à ceux qui ne le méritent pas, de leur fournir ainsi le moyen de séduire le monde et de propager le mal. En politique surtout, et spécialement en matière d'élection, on s'abstient de reconnaître le mérite d'un homme qu'on regarde comme dangereux et dont on redoute l'influence.

Nous répondons qu'il ne s'agit pas de louer le méchant de sa méchanceté, de son impiété, de ses vices, du mal qu'il fait. Un pareil éloge serait sans doute un scandale. Il s'agit simplement de reconnaître ses bonnes qualités, s'il en a, son habileté, son talent, ses connaissances, &c. En quoi et pourquoi cette reconnaissance serait-elle blâmable? Jésus-Christ qui traitait avec dureté les pharisiens et les scribes hypocrites, ne rendait-il pas justice à leur orthodoxie, à leur attachement à la loi de Moïse? Faites ce qu'ils vous enseignent, disait-il au peuple, mais n'imitiez pas leurs actions. Tout en les condamnant d'un côté, il les approuvait de l'autre. On a fait des livres estimables, des recueils édifiants avec des passages tirés des plus mauvais auteurs. Ce qui prouve que tout n'était pas à

condamner dans ces écrivains, et qu'on peut les louer de certaines choses.

En rendant justice à des adversaires dont nous combattons les doctrines, nous pouvons espérer, sinon de les gagner peu à peu, au moins de les adoucir, et de les rendre moins hostiles. Et quand nous ne ferions pas d'autre bien, cela serait-il à dédaigner? Diminuer la haine et l'inimitié est-ce si peu de chose? Mais surtout nous pouvons espérer de donner plus de force à nos raisons et d'améliorer la cause que nous défendons. Louer un adversaire, c'est montrer par le fait qu'on ne craint pas ses raisonnements et ses objections, qu'on est juste et impartial, qu'on a confiance en ses propres arguments, qu'on est prêt à examiner avec calme et sans prévention la question à débattre. Ne sont-ce pas là autant d'avantages qu'on se donne? Et n'est-ce pas ainsi qu'on se rend fort et respectable aux yeux du public?

La modération consiste encore à ne pas affaiblir les arguments d'un adversaire, à ne pas tronquer ses preuves, mais au contraire à les reproduire fidèlement et avec toute leur force, à donner des répliques sans tarder et sans mauvaise humeur, à ne pas les faire précéder d'observations malveillantes et passionnées, pour les refuter d'avance. Que craint-on, si l'on est sûr d'avoir la raison pour soi? Si l'on n'a pas cette certitude, la raison elle-même ne dit-elle pas qu'il faut admettre la réponse et la discussion pour en faire sortir la vérité?

Un autre avantage de la modération. C'est qu'elle fournit à celui qui en fait usage, le moyen de revenir facilement sur ses pas, s'il se trompe, et de reconnaître sans honte une erreur ou un tort. Après avoir traité un adversaire avec honneur et courtoisie, nous éprouvons peu de répugnance à lui céder et à lui reconnaître quelque avantage; au contraire si nous l'avons combattu sans ménagement et à outrance, notre amour propre se révolte contre toute espèce d'acquiescement et de concession. Tel est le cœur de l'homme! Une première faute, non évitée, en appelle une autre plus grave, et notre résistance devient de l'opiniâteté.

Humani ingenii est, odisse quem laeseris, Tac. Quand la révolution française sera-t-elle finie? Quand ceux qui l'ont faite l'auront pardonnée à ceux qui l'ont soufferte, a dit quelque part M. de Bonald.

En politique où la modération est rare, elle semble plus utile, plus nécessaire que partout ailleurs. Sans elle, pas de véritable homme d'état. Il peut manquer de plusieurs autres qualités; mais il faut qu'il soit calme, grave, patient, mesuré dans ses paroles et dans sa conduite. Ce n'est pas le talent seul qui fait l'homme d'état. Il lui est permis de n'être pas grand orateur et d'ignorer bien des choses. Mais on exige qu'il se possède en toute circonstance, et qu'à un grand jugement, il joigne un esprit doux et conciliant. L'impatience, l'irascibilité, l'emportement, la violence ne lui conviennent pas: et quand il réunirait d'ailleurs toutes les connaissances, tous les talents, tous les genres d'habileté et de science pratique, il ne serait pas propre au maniement des affaires, au gouvernement, au commandement. Cela est surtout vrai dans un état populaire tel que le nôtre, où les plus hautes dignités dépendent plus ou moins directement du droit électoral, où il s'agit de gagner les esprits pour arriver au pouvoir, et où il est impossible de le conserver longtemps si on n'a soin de se concilier l'estime et la bienveillance de la majorité.

La modération devrait être le fond du caractère de tous ceux qui s'occupent des affaires publiques dans

un état constitutionnel. L'expérience a prouvé que ce qui perd ce gouvernement, c'est l'exagération, ce sont les passions. Puisse (le Canada) garder toujours cet esprit d'ordre, cette attitude calme et sage qui est la sauvegarde et le salut des peuples. Le maintien de la nationalité dépend de là.—*Journal historique et littéraire.*

DISCOURS DE L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,
LORS DE L'INAUGURATION DES SALLES DE L'INSTITUT
CANADIEN-FRANÇAIS, LE 16 DÉCEMBRE 1858.

Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

Dès le jour qui suivit la cession du Canada à l'Angleterre, en 1760, il y eût des prophètes de malheur qui prédirent qu'avant cinquante ans la race de ceux qui leur avaient si longtemps et si vaillamment disputé l'empire du Nouveau Monde, de ceux qui furent abandonnés et non pas vaincus, puisqu'au contraire ils furent les derniers vainqueurs dans une lutte dont ils devaient eux-mêmes être le prix, serait entièrement disparue des deux rives du St. Laurent, et qu'à Montréal et à Québec on ne parlerait plus français. Les cinquante années s'écoulèrent et les héritiers de ces prophètes renouvelèrent leurs prédictions et ajournèrent à l'année 1860 la réalisation de ce qui avait été si vainement présagé un demi-siècle auparavant. Aujourd'hui il est encore même parmi nous des esprits timides, qui croient à cette prédiction en en changeant seulement la date, et qui n'accordent à notre *Nationalité* qu'un troisième et dernier répit d'un demi-siècle.

Mais aujourd'hui, comme il y a cinquante ans, aujourd'hui comme il y a un siècle, il se trouve des hommes qui ne croient pas qu'un peuple se transforme au gré d'un autre peuple : qui ne croient pas que la Nationalité, qui est l'âme d'une société, puisse jamais tomber en proie à l'ennemi, pas plus que l'âme d'un homme, à moins que par un pacte infâme celui-ci ne consente lui-même à la vendre ; qui ne croient pas que le sol sacré de la patrie puisse jamais échapper à ceux dont les ancêtres l'ont fécondé de leur sang ; qui ne croient pas que les autels élevés sous les chênes séculaires de la forêt vierge, au milieu des hordes sauvages, arrosés du sang des martyrs, doivent jamais être désertés par les fils de la civilisation ; qui ne croient pas, que la langue qui fut portée d'Occident en Orient par les Saint-Louis, les Joinville, les Godefroy de Bouillon et les Lusignan, et d'Orient en Occident par les Champlain, les Laval, les Frontenac, les Brebœuf et les Lallemand, que la langue qui se parle plus que jamais sur le continent de l'Europe, qui, par les qualités qui lui sont propres, et par les chefs-d'œuvres qu'elle a enfantés, fait chaque jour de nouvelles conquêtes, même chez ceux qui lui sont tout-à-fait étrangers, que cette langue doive jamais cesser d'être parlée par un peuple qui trouvera toujours en elle le récit des exploits de ses pères, (ce que lord Elgin a appelé les âges héroïques de l'Amérique,) les traditions de l'honneur, du devoir et du dévouement, le récit de son merveilleux passé et l'intelligence de ses grandes destinées.

Or, Mesdames et Messieurs, ceux qui vous ont préparé cette salle, qui vous ont invités à vous y réunir ce soir, ceux là sont au nombre de ces incrédules ; et c'est parcequ'ils opposent aux prédictions de la haine ou du désespoir, celles de l'amour et de l'espérance, qu'ils n'ont pas craint d'appeler leur œuvre "l'Institut Canadien-Français!"

Ce n'est plus en effet par des forts et des bastions comme ceux qui s'élevaient non loin de cette enceinte, ou bien comme celui qui s'élève encore, monument d'un passé glorieux, sur les bords de la rivière Chambly, que l'homme de notre siècle protège tout ce qui lui est cher. De moins épaisses et plus pacifiques murailles servent aujourd'hui à sauvegarder les intérêts des populations. Les temples de la religion, les asiles de la science et ceux de la charité ; voilà les forteresses qui s'élèvent de toute part et qui ne tomberont point, comme les murs de Jéricho, même au bruit des plus insolentes fanfares.

Depuis une vingtaine d'années, un mouvement national et littéraire s'est produit parmi nous comme pour faire équilibre aux tristes résultats de nos dissensions politiques. De tous côtés des institutions, comme celle que nous inaugurons, ont jeté de profondes racines dans notre sol, ont créé chez nous des aspirations et des aptitudes qui seront nos armes dans une lutte, qui a pu changer de nom et changer de terrain, mais dont l'objet de part et d'autre est resté le même.

Indispensables compléments de l'école et du collège, la Bibliothèque publique, le Cabinet de lecture, la salle des débats littéraires, la tribune scientifique, toutes ces choses ont grandi parmi nous le jour même où elles y ont pris naissance. Elles ne sont que d'hier et déjà elles sont une puissance dans notre société!

Placées du reste trop en contact avec les passions et les intérêts du jour, bâties pour bien dire sur la place publique, ces nouvelles institutions ne sauraient avoir ni le calme des studieuses retraites où l'homme des anciens jours se retirait pour méditer et exécuter des chefs-d'œuvre que l'on admire encore, ni la parfaite neutralité de cet oasis charmant, de ce territoire fabuleusement heureux que l'on appelait autrefois la république des lettres. Aujourd'hui, religion, science, littérature, politique, nationalité, toutes ces grandes choses se coudoient et se heurtent sans cesse dans le tourbillonnement de notre vie agitée ; elles s'enchevêtrent inextricablement dans la grande thèse *de omnibus rebus* que soutiennent de tous côtés les mille voix discordantes de la presse, du forum, et du cénacle littéraire.

Et cependant si elles ne peuvent être complètement écartées des discussions même en apparence les plus indifférentes et les plus inoffensives, ces vives préoccupations de notre époque inquiète et remuante, qu'arriverait-il donc d'une institution qui, réunissant dans son sein la violence des partis les plus extrêmes, verrait sans cesse se renouveler dans le domaine de la littérature, de la philosophie ou de l'histoire, les luttes passionnées de la haine et celles de l'intérêt plus méchant que la haine elle-même ?

Certes, une même manière de voir sur toutes les choses de ce monde serait, j'en conviens, une médiocre condition de progrès et d'enseignement mutuel.

"L'ennui naquit un jour de l'uniformité"

a dit le fabuliste Lamotte. C'est là toutefois un danger qui n'est guère à craindre dans l'infinie variété des opinions humaines. Mais, en dehors de toutes les questions de portefeuille qui occupent un si large espace sur la scène mobile de notre politique, en dehors des prédilections si diverses pour telle ou telle école littéraire, en dehors des systèmes qui partagent encore en plusieurs camps les théoriciens de la science, il semble qu'il y a certains points de ralliement, une certaine communauté d'idées, qui peuvent et doivent naturellement convenir aux membres d'une même association.

L'Institut Canadien-Français a cru que le respect et l'amour de la religion de nos pères, que la morale inséparable du bon goût dans les choses de l'esprit, que l'ordre concilié avec la liberté, que le respect des institutions libérales du Grand Empire dont nous formons partie, que l'attachement le plus inviolable à la langue, aux mœurs, aux traditions de nos aïeux, pourraient très-bien constituer les bases d'une société utile aux sciences, aux lettres et à la Patrie.

Un tel programme n'a rien que de naturel et de raisonnable, il ne comporte ni le mépris ni la haine de personne, mais simplement le respect de soi-même et le culte du passé. Vouloir conserver sa *Nationalité* n'est-ce pas simplement vouloir être soi-même? Rester soi-même, tout en se perfectionnant, n'est-ce pas le conseil que le moraliste, l'artiste, le critique en littérature donneront de suite à quiconque voudra les consulter? Si l'on déteste l'affectation dans les choses du goût ou de la frivolité, comment pourrait-on l'admirer dans le domaine du cœur et de la pensée? Si on ne lui fait pas grâce lorsqu'elle procède seulement de la vanité ou de la légèreté, qui donc oserait la préconiser alors qu'elle ne serait appuyée que sur les plus ignobles calculs, et que la lâcheté seule ferait tout son mérite?

Un journal de cette ville disait en 1838, que le Bas-Canada devait devenir Anglais même au prix de cesser d'être Britannique; les hommes d'Etat de l'Angleterre avaient pensé en 1774, que plus longtemps il serait Français, plus longtemps il resterait Britannique. En 1838, le cri de la passion arrachait à nos ennemis un aveu conforme aux prévisions des politiques les plus adroits du monde entier! Quoiqu'il en soit, la question aussi a son côté littéraire, artistique et social, tout comme elle a son côté politique. A ce point de vue je me suis demandé si les plus ardents zélateurs de l'assimilation de tous les peuples de ce continent à un type unique, réussissaient dans leurs projets, ne regretteraient-ils pas, un jour, tout ce qu'ils auraient perdu par leur triomphe même? Ne se rappelleraient-ils pas, malgré eux, le vers de Lamotte que je viens de vous citer? *La loi de la nature est la variété, la variété même dans l'unité*; car, en groupant toutes choses sous des catégories diverses, elle ne donne nulle part l'exemple de l'uniformité absolue.

Dans ce pays surtout n'est-ce pas au contraire une admirable coïncidence que celle qui fait coexister les deux nationalités les plus brillantes et les plus puissantes de la civilisation moderne, sur un même sol et sous un même Gouvernement? Y a-t-il pour le philosophe, l'artiste ou le littérateur une plus belle étude à faire que celle de ces deux nobles races, ainsi rapprochées l'une de l'autre, cultivant, chacune d'elles, avec amour les deux plus grandes littératures des temps modernes, chérissant des souvenirs historiques qui se touchent par tant de points et participant simultanément aux profondes études, aux découvertes précieuses qui se publient sans cesse de chaque côté de l'étroit bras-de-mer qui sépare notre ancienne et notre nouvelle mère-patrie? L'Europe et le monde entier croient la paix, la prospérité, les progrès de l'humanité assurés par l'alliance de ces deux nations; et l'Amérique évidemment n'aurait rien à gagner en détruisant ce que l'on peut appeler l'incarnation de cette alliance sur ces rivages. Du reste, la vitalité, plus encore l'exubérance de notre nationalité a sa preuve dans ces flots de peuple qui, issus de cinquante mille hommes, sont aujourd'hui au-delà d'un million, couvrent progressivement toutes les parties inhabitées de notre territoire, sans diminution de population dans

les anciens établissements, et envahissent jusqu'aux pays étrangers; elle a sa preuve dans les progrès de tous genres, dans les carrières nouvelles que s'ouvre chaque jour notre jeunesse; elle a sa preuve dans les succès de nos marchands, de nos industriels, de nos artistes, de nos jeunes écrivains qui tous s'élancent avec tant d'ardeur à la conquête de l'avenir, sans s'effrayer des obstacles sans nombre dont pour eux, plus que pour nos voisins, la route est partout encombrée.

Rien cependant dans ses convictions religieuses et nationales n'est hostile aux peuples qui nous environnent. Placés sans cesse sur la défensive, nous ne saurions inspirer à ceux qui sont de bonne foi, l'ombre même d'une légitime alarme. Libres de nous emprunter ce qu'ils voudront, ils savent bien que nous ne pourrions ni ne voulons rien leur imposer. Déjà cependant, sans le vouloir, nous avons échangé avec eux quelques qualités et peut-être malheureusement quelques défauts. La physionomie du Bas-Canada, même en ce qui concerne les hommes d'origine Britannique, n'est pas identiquement celle du Haut-Canada, pas plus que notre propre physionomie n'est identiquement celle de la France.

Les grandes institutions constitutionnelles qui font l'orgueil et la puissance de la Grande-Bretagne, ont, de tout temps surtout, mérité et obtenu l'amour des Canadiens-Français. Elles ont été longtemps notre seule sauve-garde, si imparfaite que fût alors la part qui nous en était échue. Et c'est au moment surtout où le Canada vient de perdre un (*) de ces hommes dont le souvenir reste comme un monument dans l'histoire des nations, que nous devons ressentir toute l'importance des conquêtes que nous avons faites sous sa direction et sous celle d'un de nos plus illustres compatriotes, dont le nom sera toujours inséparable du sien. (†)

Ces conquêtes avaient été l'objet des longs travaux et des luttes patriotiques des Bédard, des Panet, des Taschereau, des Stuart, des Neilson, des Papineau père et fils, des Viger, des Vallières et des Bourdages, dans la première période de notre histoire parlementaire. Que la jeunesse du pays n'oublie jamais qu'au jour des plus douloureuses épreuves, Robert Baldwin nous tendit une main généreuse, et fut le premier à comprendre toute l'importance du rôle qui nous était réservé! Aimant nos libertés de cet amour que l'homme de génie porte toujours à son œuvre, les institutions pour lesquelles il avait si longtemps combattu, qu'il avait lui-même inaugurées, ont dû lui paraître dans sa retraite moins assurées qu'il ne le souhaitait; et peut-être a-t-il eu en mourant le douleur de douter ou de notre force ou de notre courage à porter la glorieuse armure dont il nous avait revêtus.

Il est possible en effet que mis en pleine possession de choses depuis si longtemps désirées, nous éprouvions quelques désappointements à la vue de leurs imperfections, et que nous nous décourageions dans les épreuves et les complications qui sont le propre de ce régime.

Cependant si, trompé par nos plaintes, le despotisme offrait encore de se charger de nos destinées, il est bien probable que semblables à l'imprudent bûcheron de la fable qui avait appelé la Mort à son secours, nous lui dirions: ce que nous voulons de toi c'est que tu nous aides à recharger sur nos épaules le fardeau de nos libertés.

(*) L'Hon. Robert Baldwin.

(†) Sir L. H. Lafontaine, Baronnet.

Ce n'est pas en vain, Messieurs du nouvel Institut, que je viens de prononcer tous ces noms illustres que vous avez salués de vos sympathiques applaudissements. L'exemple, bon ou mauvais, est le grand mobile de l'humanité, de la jeunesse surtout, et c'est déjà beaucoup que de savoir reconnaître ceux qu'il nous faut savoir suivre. Notre histoire, qui fera l'objet de vos recherches et de vos études, vous déroulera plus d'un noble caractère, dans ses pages peu nombreuses, il est vrai, mais chargées d'héroïques actions. Elle joint, cette histoire, que l'on touche encore pour bien dire de la main, à l'attrait de la nouveauté, un parfum d'antiquité relative que je ne saurais comment décrire. C'est une des plus jeunes du monde ; mais c'est en même temps une des plus vieilles de l'Amérique ; et puis, le silence que les historiens de l'Europe ont gardé sur ce qui la concerne, silence qui s'explique parfaitement par les grandes secousses que la France éprouva peu après notre séparation ; l'absence de l'imprimerie, la fréquente destruction de nos archives ; ont créé chez nous une sorte d'archéologie étrange et prématurée qui fit à la fois les tourments et les délices d'un homme distingué que nous venons de perdre. (*) Cette cruelle année qui, à la manière des Parthes, nous décoche en fuyant ses traits les plus terribles, vient en effet de nous ravir un ami de notre pays, un noble bienfaiteur de toutes les institutions utiles et de celle-ci en particulier. Vous nommez avant moi le Commandeur Viger dont la mémoire devra vivre longtemps puisqu'il a lui-même arraché tant de choses à l'oubli.

Que ce soit aussi là votre noble ambition ! L'histoire, la littérature aussi bien, sinon mieux, que la politique peuvent servir notre Nationalité. Il s'agit autant de la faire aimer que la faire respecter. Employez-y toutes les ressources de l'érudition et toutes les grâces du style. Vous le savez mieux que moi, il est impossible de ne pas rendre hommage à la science et au talent sous quelque bannière qu'ils se trouvent enrôlés. Qui sait se faire lire n'est pas loin de se faire aimer.

Vous sentez d'ailleurs plus vivement qu'il ne m'est possible de l'exprimer, tout le charme d'une littérature naissante dans un pays nouveau, et si vous Pignoriez, vous n'auriez qu'à jeter un regard sur les efforts que font les peuples vieilliss et blasés pour trouver des sentiers inexplorés, des horizons inconnus.

« Il leur faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde ? »

Vous avez sous la main ce puissant élément de succès. Scènes de la vie sauvage qui s'enfuit et de la civilisation naissante, nature grandiose et peu connue, luttés héroïques de nos pères, mœurs et caractères admirables et charmants à peine esquissés par ceux qui vous ont devancés : toutes ces choses sont pour vous un héritage intact et qu'il vous faut vous hâter d'exploiter. Tremblez que la main errante et ambitieuse de quelque étranger ne vous le dérobe !

Mais je sens qu'il m'appartient peu d'être aussi longtemps l'interprète de vos pensées et de vos désirs.

J'ai reçu de vous jusqu'ici de bien grands honneurs pour de bien légers services. Je dois me hâter de céder la place à l'un des fondateurs les plus actifs de cette Institution, à un Jeune Orateur dont les coups d'essai ont été des coups de maître, qui porte un nom cher à tout les vieux citoyens de Montréal, à tous les amis du pays, et qui tient de bien près à un autre nom entouré des plus brillantes distinctions.

Si je provoque plus longtemps votre légitime impa-

tience, c'est que je dois avant de finir remercier l'auditoire nombreux et bienveillant qui nous honore de sa présence. Montréal paraît ne pas avoir assez de salles, ni (vous ne l'éprouvez que trop) de salles assez grandes pour donner carrière à l'ardeur patriotique et littéraire dont ses citoyens sont animés.

Voire présence, ici, Monseigneur, est pour nous un grand honneur et un grand encouragement. Vous protégez tout ce qui vous paraît devoir produire le bien ; vous nous prouvez aujourd'hui que vous n'attendez que du bien de cette Institution. Notre plus grand désir est de répondre à voire attente. Je vois près de vous le digne président de la noble Société de Saint Jean-Baptiste, société qui établie depuis quelques années parmi nous, a opéré une heureuse réaction et rappelé au sentiment de leur dignité ceux qui pouvaient l'avoir oublié. J'y vois aussi les Supérieurs de deux maisons d'éducation, dont l'une remonte à la fondation, ou pour mieux dire, est la véritable fondatrice de cette Ville, et dont l'autre vient reprendre les traditions, j'allais dire oubliées, (mais ceux qui ont fait en grande partie et écrit eux-mêmes les annales de notre pays ne sauraient être oubliés,) les traditions interrompues d'un Ordre, nulle part aussi justement célèbre, qu'en Amérique. Sous de tels auspices, notre Institut ne peut que prospérer, se développer et accomplir la tâche qui appartient à toutes les institutions du même genre. « *Rendre le peuple meilleur !* »

Appréciation des Lectures de M. PAUL STEVENS et de M. AD. OUMET, publiée dans la *Patrie* le 11 mars 1858.

C'est, pour tous les cœurs Chrétiens et Catholiques, une grande joie de voir l'importance que prend, de jour en jour, le Cabinet de lecture Paroissial. Tribune accessible à tous les dévouements, les sujets graves et sérieux, utiles et agricoles peuvent seuls y être traités : la brûlante politique, en est sagement éloignée. C'est peut-être, la cause principale de son merveilleux succès et de l'estime qu'il arrache à ceux-là mêmes qui ont à redouter sa salutaire influence.

Dans ces temps où tous les esprits grands ou petits, sérieux ou frivoles, modestes ou superbes, classiques ou romantiques, sont tourmentés comme d'un fièvre ardente de faire adopter et caresser par une populace ignorante, leurs brillantes utopies sur les choses et sur les hommes, sur la société et sur les gouvernements, il est bon pour le cœur, il est consolant pour l'âme de voir, d'un autre côté, grandir une jeune génération dans des études solides, et de n'entendre sortir de sa bouche que des paroles de paix et d'amour, envers la patrie et envers ceux qui les écoutent. C'est ainsi que nous aurons des hommes capables de servir tout à la fois Dieu et la société ; c'est encore ainsi que nous aurons une littérature nationale ; c'est ainsi que le génie du grand siècle de Louis XIV, transporté sur nos rives étonnées, rajenni dans le silence de la méditation, loin du forum et de la place publique, grandira de nouveau, s'élévera et dominera glorieux sur cette terre du Canada, comme autrefois sur la terre de notre vieille mère-patrie, la France.

Aussi était-ce avec un indicible bonheur que nous applaudissions, mardi soir, un jeune élève des collèges de Montréal et de Ste. Marie, lancé, depuis peu dans le monde et s'annonçant déjà plein de succès et plein d'avenir.

M. Adolphe Ouimet nous a parlé de la *Sœur de*

(*) Jacques Viger, Lieut.-Col., 1er Maire de Montréal, Commandeur de l'Ordre de St. Grégoire-le-Grand.

Charité dans un style clair, précis, charmant et onctueux. En nous racontant la fille de St. Vincent de Paul au milieu des pestiférés et sur le champ de bataille, au chevet solitaire du moribond, ou portant dans les plis de son manteau la paix à des familles désolées, ce jeune Monsieur s'est attiré l'admiration universelle, qui s'est manifestée par de bruyants applaudissements. Honneur à ses talents ; et puisse-t-il ne jamais dévier du chemin où il vient d'entrer si noblement.

La seconde lecture sur la *Campagne*, a été donnée par M. P. Stevens, Principal du Collège de Chambly.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants
Cueillie en un champ voisin ses plus beaux ornements ;
Telle, aimable en son air, mais humble en son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.

BONHEUR.

Telle aussi a été l'Idylle que nous a lue M. Stevens ; ce Monsieur est un poète et il nous a parlé de la campagne comme en parlent les poètes, les vrais poètes, bien entendu, et non pas ceux qui se bercent dans le *vague*, s'enveloppent de *masses*, invoquent l'*infini*, prient l'*éternel*, pleurent sur le *temps*, pour se faire croire des demi-dieux ; poète larvoyant :

De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les nymphes d'effroi, se cachent sous les eaux.

M. Stevens n'est pas de ces poètes là : quand il invoque sa muse et monte sa lyre, toujours les inspirations et les accens répondent au sujet qu'il chante. Et qui ne s'est pas senti épris d'un bel amour champêtre, lorsque, s'éloignant des joies boitenses des villes, il faisait passer sous nos yeux les plaisirs naïfs et purs de la campagne ? Qui n'a pas aimé plus ardemment sa Patrie, lorsqu'il nous la montrait sortant doucement de son *enfance* etc., nous apparaissant soudain comme une vierge pleine de charmes et de beauté ? Et quand il nous a parlé de la Femme Canadienne ; et quand il nous a décrit une *veillée* dans l'humble et blanche chaumière du villageois, n'était-ce pas délicieux, n'était-ce pas naturel ?

Insensés donc sont ces jeunes gens qui, plongés dans le désespoir par les cris encore plus insensés d'une politique immorale, s'en vont chercher *l'espace*, *le pain et la liberté* dans une république *sans espace*, *sans pain et sans liberté* et malheureusement *sans foi et sans morale*. Ah ! il viendra le moment fatal où ces *exilés volontaires*, méprisés et insultés dans leur misère par les *fiers enfants de la liberté* ! disparaîtront dans une tombe sans honneur, ne laissant pas plus de trace dans le monde que la poussière foulée par leurs pieds vagabonds !

Voilà du patriotisme et du vrai patriotisme ; pour tant l'homme qui est animé de pareils sentiments est un étranger. Jeté de ce côté-ci de l'océan, il a retrouvé une nouvelle Patrie ; et il l'aime de toutes les puissances de son âme. Il veut son bonheur et il travaille à lui faire chérir des principes qui seuls retirent un peuple du fond de l'abîme où il dort, et lui donnent la vie.....

La Campagne (en Canada.) (a)

I.

Mesdames et Messieurs,

Qui de vous n'a déjà parcouru avec délices les lieux enchanteurs que je vais essayer de décrire ? La campagne, vous l'avez tous vue, dans sa toilette la plus belle, par un beau jour d'été, alors que fuyant la poussière de la ville, vous alliez respirer l'air pur des champs, et fouler l'herbe de nos prés verdoyants. Assis sur le pont du vapeur rapide, fendant les flots de ce majestueux St. Laurent, vous avez suivi d'un œil avide et avec une curiosité toujours excitée, les tableaux variés de ces mille accidents de la nature qui embellissent ses deux rives. Devant vous se déroulait à perte de vue cette immense nappe d'eau, réfléchissant, dans son miroir tranquille et limpide, l'azur du ciel ou la barque immobile, attendant qu'un vent favorable enfle ses voiles, tandis que les clochers brillants de nos églises, les maisons au toit rouge de nos hameaux groupés pittoresquement autour d'elles, fuyaient et disparaissaient, de chaque côté, pour se remontrer encore.

O les riantes de Boucherville, jetées par la main de Dieu au milieu du fleuve comme Poasis dans le désert ! O Lavaltrie au bois sombre, que de fois vos exils champêtres n'ont-ils pas retenti des cris joyeux du citoyen parcourant vos sentiers couverts de mousse ?

L'oiseau qui gazouille, le bruissement du feuillage parlant un langage mystérieux, le murmure majestueux du St. Laurent, l'humble maisonnette du laboureur à demi cachée par les arbres, lui ont présenté un instant l'image d'une vie paisible et tranquille. Dans ce moment d'un bonheur fugitif, rapide comme l'éclair, il a gravé sur l'écorce des arbres un nom aimé, le sien peut-être, son âme s'est abandonnée à une rêverie ineffable ; il a respiré plus librement, peut-être même a-t-il souhaité de couler ses jours dans ces lieux ; mais bientôt le souvenir de la ville et de ses plaisirs factices le réveillent, et pour s'étourdir sur la perte du véritable bonheur qu'il fuit, sa gaieté devient si folle, si bruyante, que le villageois étonné qui le regarde passer, envie son sort.

O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolæ !

II.

A la campagne, tout révèle Dieu. A mesure qu'on en approche, le bruit éternel des villes, toutes les vaines rumeurs de la foule s'affaiblissent par degrés et se perdent insensiblement dans le lointain. Alors, devant le spectacle imposant de la nature dans toute sa beauté, qui n'est toutefois qu'un faible reflet de sa grandeur primitive, l'âme est rappelée au souvenir de sa liberté originelle et retrouve toute la vigueur de l'indépendance. C'est dans la solitude, c'est dans l'immensité des campagnes, c'est dans nos sombres forêts dont le chant des oiseaux trouble seul le silence mélancolique, ou sur les bords du grand fleuve que le poète face à face avec l'Infini, élève et conforme ses idées aux merveilles qu'il a devant lui. Le brin d'herbe qu'il foule aux pieds, l'arbre majestueux qui lui prête son feuillage ombreux, les flots qui murmurent à son oreille, les plaines couvertes d'épis dorés ou de verdure, les montagnes qui bordent l'horizon et semblent se confondre avec le ciel ; tout parle à son imagina-

(a) Par M. Stevens. Lu devant le Cabinet de Lecture le 9 Mars 1858.

tion ravie, et les idées grandes et libres comme la nature qui les lui a inspirées, viennent d'elles-mêmes se presser dans son esprit et alimenter son enthousiasme religieux.

III.

Voyez-vous ce vieil édifice aux murailles de pierre grise, construit sur le bord du fleuve et qu'entourent des arbres séculaires qui semblent ses contemporains ? Sa flèche gothique aux reflets d'argent, surmontée de la croix, perce leur feuillage épais et se détache dans l'azur des cieux, comme pour servir de phare aux blanches maisons éparpillées le long de la côte. C'est l'humble église du village. Ici est le cimetière. Aucun monument superbe n'y pèse sur la terre et n'attire les regards. Quelques croix de bois debout sur de légères éminences, couvertes d'herbe, indiquent seules la place du labourneur qui ne fait plus la moisson. Ce champ de repos est simple et sans faste, comme le fut la vie des générations qui y dorment leur dernier sommeil. Mais combien ces petits tertres qui couvrent, ici la dénouille d'un jeune enfant, là les restes d'une mère de famille, plus loin ceux d'une fiancée, remuent énergiquement l'âme de ceux qui les ont perdus. C'est là, c'est au milieu de ces tombes rustiques que la douleur se montre dans toute sa sublimité. Quand l'homme des champs pleure, il pleure toutes ses larmes, et la nature même semble s'associer à son deuil.

IV.

“ Il est un homme dans chaque paroisse, ” a dit un écrivain célèbre, “ qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile ; sans lequel on ne peut naître ni mourir ; qui prend l'homme au sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe ; qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; que les inconnus mêmes appellent mon père ; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes : un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence : qui voit le pauvre et le riche frapper tour-à-tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes ; aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées par l'éducation, la science et l'élevation des sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande ; un homme enfin qui sait tout ; qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite. . . . ” Cet homme c'est le curé. Cette église, c'est sa maison où il réunit son troupeau pour lui prêcher la parole de son divin maître. Ce champ de repos est la terre consacrée à laquelle il confie les brebis que la mort inexorable ne lui arrache qu'après qu'il leur a montré la route de la céleste patrie.

C'est lui qui est le père commun de la paroisse. Tous sont également ses enfants bien aimés. Refuge de l'orphelin, appui de la veuve, secours des malheureux qu'il console et soutient par l'espérance ; concii-

liateur du riche et du pauvre entre lesquels, il établit une communication de bienfaits et de services ; et qu'il attache pour ainsi dire l'un à l'autre par le double lien de la charité et de la reconnaissance ; toujours infatigable, toujours prêt à voler là où il y a une misère physique ou morale à soulager et à guérir, il est tout à la fois, suivant la morale divine de l'Evangile, le médecin du corps et le pasteur des âmes de la nombreuse famille qui vit sous ses lois.

Et qui pourrait jamais raconter les nombreux bienfaits qui marquent chacun de ses jours ; et tous les moyens ingénieux que lui inspire son zèle apostolique, pour travailler au bonheur et au progrès de l'humanité ?

Faut-il vous le montrer au milieu de l'enfance qu'il a prise sous son autorité et à laquelle il apprend à balbutier le catéchisme, base fondamentale de l'éducation. L'enfant grandit sous sa tutelle, il se fait homme ; voyez avec quel amour il guide ses premiers pas dans la carrière. Il l'encourage s'il faiblit, il le soutiendra, si à mesure qu'il avance dans la vie, la route devient plus difficile et plus pénible ; et après l'avoir consolé et rassuré sur l'avenir, il ne le quittera qu'au terme du voyage, devant le seuil de l'éternité.

Et puis que ne lui inspire pas cette religion sublime dont il est le digne interprète par ses paroles et par ses actions ?

Quels sont les établissements de bienfaisance qu'il n'a pas dotés ou fondés ?

Et ces nombreux collèges, et ces églises nouvelles et ces écoles gratuites, où l'enfant du pauvre apprend à devenir chrétien et citoyen utile, à qui les devons-nous, si ce n'est au clergé dont la charité sans bornes féconde toutes les entreprises ?

Toujours jeune par le cœur, quoique courbé par les années, sa vie n'a été qu'un long dévouement, un long bienfait ; sa mort ressemble au soir d'un beau jour.

V

Après le prêtre catholique dont la parole et l'autorité à la fois douce et ferme, conduit la paroisse entière dans les voies de la justice et de la vertu, passons à une autre puissance dont le rôle social, quoique plus restreint, n'en exerce pas moins une influence très-salutaire, et qui a aussi sa sainteté devant Dieu. Cette puissance vous l'avez déjà nommée, et je prononcerai son doux nom avec un sentiment de profonde admiration : la *Mère de Famille Canadienne*.

Qu'est-donc cette mère de famille canadienne ?

Ce n'est ni la Lucrèce Romaine, ni l'Altière Spartiate qui disait, en remettant un bouclier à son fils partant pour la guerre, ces mots que l'histoire nous a transmis : “ reviens avec ou dessus. ” Ce n'est pas non plus cette pieuse et guerrière Jeanne d'Arc, quoique le même sang coulé dans ses veines et que la même foi inonde son âme.

Non, Mesdames et Messieurs, Josette n'est aucune de ces femmes, ou plutôt Josette a quelque chose de toutes ces femmes. Il y a près de trois siècles, quand vos ancêtres défrichaient ce sol, le fusil sur l'épaule, la détente pressée par la main de Josette, a plus d'une fois, fait mordre la poussière à l'Iroquois ravisseur.

Quand les hordes sanguinaires des Indiens fatigués d'incendier nos maisons et d'égorger des colons sans défense, vinrent surprendre le fort de Chambly, la noble et héroïque demoiselle de Verchères, ranimant le courage de quelques compagnons atterrés, défendit presque seule les murailles, et des centaines de guer-

riers féroces prirent honteusement la fuite devant une faible femme!

Et toi, vaillante et immortelle de Latour, n'as-tu pas aussi, aidée de quelques braves, renfermés comme toi dans le même fort, près de l'île de Sables, repoussé victorieusement les assauts désespérés de l'ennemi?

Voilà quelques pages glorieuses de nos annales, mais ce que l'histoire n'a pas consacré, ce sont les vertus paisibles et domestiques dont la nature s'est plu à embellir nos Compagnes. Pour apprécier dignement la femme Canadienne, il faut entrer dans le sanctuaire de la famille. De même que la violette parfumée se plaît dans les bois, hors des regards jaloux; et que la marguerite—humble et douce fleur des prairies—croît en paix, cachée dans l'herbe touffue, de même la mère de famille Canadienne, assise au foyer domestique dont elle est le plus bel ornement, donne à tous ceux qui l'entourent l'exemple de la sagesse, du travail et de l'économie.

Ses doigts diligents savent filer la laine et ce n'est pas une main étrangère qui fabrique les vêtements de sa jeune et chère famille.

Épouse fidèle, mère tendre et compatissante, femme essentiellement chrétienne, la foi, l'amour et la charité entourent son front d'une triple auréole.

Et n'allez pas croire, Messieurs, que je prétende ici, adulateur servile, arracher des applaudissements par des éloges exagérés. Loin de moi une aussi lâche complaisance, une aussi méprisante vanité. Les paroles que j'ai dites partent du cœur. Fils adoptif de ce pays, je croirais manquer à un devoir sacré, je serais indigne de fouler le sol de ma nouvelle patrie, si ma voix ne proclamait hautement, devant une assemblée aussi nombreuse et aussi respectable, tout ce que mon cœur éprouve d'admiration et de reconnaissance. Campagnard d'ailleurs, je n'ai fait que copier d'après nature, et si le tableau est passable, le modèle vaut encore bien mieux.

Voulons-nous voir Josette dans son intérieur et jouir un instant d'une de ces scènes délicieuses qui parlent au cœur et émeuvent doucement l'âme, regardez ce tableau de famille que je voudrais pouvoir vous peindre mieux, et dites-moi si les plaisirs bruyants et presque toujours mensongers de la ville valent ces joies simples et naïves de la campagne?

C'est le soir. Tandis qu'une neige épaisse tombe au dehors et que le silence de la nuit n'est interrompu, de temps à autre, que par la clochette au son argentin des attelages qui passent rapidement sur la grand'route, un feu bienfaisant, dont les reflets rougeâtres éclairent la figure de mes acteurs, brûle en pétillant dans la cheminée.

La grand'mère, assise dans une chaise bercuse et près du foyer, agite le berceau du Benjamin de la famille, d'un mouvement machinal et en sommeillant à demi, tandis que l'aîné, gros gars de douze ans qui va à l'école depuis cinq étés, médite dans la chambre la solution épineuse d'une règle de trois et fait crier l'ardoise d'un doigt infatigable.

Le père a décroché son violon, non pas qu'il soit musicien, mais c'est une tradition de famille. Son père jouait, son grand père jouait, et il joue aussi, par oreille, et ses fils joueront après lui. Le petit Joseph, son deuxième, est venu se placer près de lui, et voyez avec quel regard plein de joie et d'envie il suit les mouvements de l'archet. Docile sur la corde, quelquefois rebelle et criarde. Aux notes de l'instrument qu'il accompagne d'un mouvement régulier et

précipité du pied droit, Baptiste tâche d'accorder sa voix mâle et sonore en fredonnant:

A la claire fontaine. etc..

qui sera remplacée bientôt par la chanson au joyeux refrain: *En roulant ma boule*, pour être suivie de bien d'autres.

Pendant que Baptiste parcourt son répertoire, avidement écouté par le jeune Joseph, que l'aîné marche, avec un courage digne des plus grands éloges, sur les traces des Descartes et des Newton, et que la bonne grand'mère qui sommeillait tout à l'heure a fini par s'endormir tout-à-fait: Josette est aux prises avec sa jeune Marichette, petite rebelle de quatre ans qui ne veut pas se laisser deshabiller: Un pied chaussé et l'autre nu, elle se tient à distance de sa mère qui lui montre la robe de nuit, mais elle répond à ces avances par de joyeux éclats de rire et un tapage enfantin.

Moitié souriante, moitié sérieuse, Josette reste les bras tendus, agitant toujours la petite robe de flanelle jusqu'à ce que Baptiste, qui a suivi du coin de l'œil toutes ces évolutions, ayant racroché gravement son instrument à la place accoutumée, fait entendre tout-à-coup sa plus grosse voix.

A ce signal connu et respecté qui nous rappelle naturellement le terrible francement de sourcil du bon Jupin au milieu de sa cour étonnée:

Annui, et totum nutu tremefecit Olympum, — l'enfant mutin est allée se jeter dans les bras de sa mère, en se cachant le visage de ses deux petites mains potelées; les rires ont cessé, l'ardoise même est devenue muette, et la bonne vieille s'est réveillée en sursaut.

En ce moment, l'horloge sonne huit heures. Chacun s'agenouille, et la grand'mère égrenant son chapelet d'une main que l'âge a rendue tremblante, adresse d'une voix encore ferme, la prière du soir à Celui qui tient dans ses mains le sort des villes superbes et des humbles campagnes.

Baptiste serait le premier des hommes s'il avait un peu plus cet esprit d'union qui fait la force, et une foi moins robuste aux peintures déplorablement exagérées de la félicité et de la richesse de nos voisins. D'une nature vivement impressionnable et d'un caractère énergique et aventureux qu'il pourrait employer si utilement ici, Baptiste qui d'ailleurs ignore l'histoire glorieuse de son pays, se laisse dominer assez facilement par cette aspiration naturelle de l'homme vers le bien-être matériel. Il s'imagine candidement que là-bas les allouettes vont lui tomber toutes rôties dans la bouche, et un beau jour—jour funeste qu'il regrettera toute sa vie—il quitte une colonie Libre et Catholique pour une république sans liberté et sans foi!

Voilà le mal qui a rongé ce pays comme un cancer et qui, compromettant notre existence nationale, menaçait de changer nos riantes campagnes en tristes solitudes. Mais je me hâte de le dire, cette fièvre d'émigration, cette funeste épidémie diminue de jour en jour et disparaîtra tout-à-fait quand l'agriculteur comprendra qu'en restant fidèle au pays qu'il enrichit de son travail tout en s'enrichissant, il en est le premier citoyen.

Sans vouloir trop remonter à la source de cette calamité sociale qui pourrait m'entraîner jusque dans le domaine de la politique, où je ne me soucie pas plus d'aborder que dans cette trop fameuse Californie qui a le triste privilège de ruiner ceux qui y vont, je crois pouvoir avancer, avec assez de fondement, qu'une des

causes principales de ce mal que nous avons tant déploré, est l'ignorance presque complète, sinon totale de l'histoire du pays parmi la classe agricole. Je pourrais, sans doute, pour soutenir mon assertion, invoquer encore d'autres arguments, mais je me bornerai à celui-là, parce qu'il convient à mon sujet. Je sais aussi fort bien qu'il y a des exceptions, il en existe partout, et d'ailleurs je ne parle ici que des généralités.

Or donc, Mesdames et Messieurs, supposons qu'un campagnard, je ne dirai pas lettré, mais ayant reçu cette bonne éducation primaire que reçoit aujourd'hui la jeunesse qui fréquente les écoles, où, comme vous le savez, l'étude de l'histoire du pays forme une des branches principales de l'enseignement ; Je suppose, dis-je, que ce campagnard, propriétaire d'un héritage suffisant pour lui faire gagner honorablement sa vie et le pain de sa famille, prête un jour une oreille favorable à la voix d'un de ces mauvais génies, travaillés par l'esprit du désordre et de ces vaines ambitions, qui dénigrent le sol natal et pour qui l'air n'est sacré ; — et que la pensée de quitter la patrie ait jeté un commencement de racine dans son sein ; croyez-vous, que dans ces conditions-là, elle puisse germer et se développer assez fort pour qu'il mette à exécution ce funeste projet ?

Je ne le crois pas.

L'Histoire réveillerait en lui ce juge incorruptible qu'on appelle la conscience et lui montrerait la lâcheté de cette résolution antipatriotique ; et la nuit, tandis que tout le monde dormirait sous ce toit où moururent ses parents, lui seul, tourmenté par des visions importunes, veillerait comme un criminel. Il verrait passer devant lui, tels qu'ils étaient quand ils vinrent planter la croix sur ces rivages, ces grandes figures historiques : Cartier et Champlain, et leur œil flamboyant lui jeterait un long regard de mépris.

Et les ombres des Brebeuf, des Lallement et de tant d'autres glorieux martyrs de la foi apparaîtraient devant ses yeux hagards, le front triste, le flanc déchiré, et lui diraient d'une voix douce : frère, pourquoi quitter ce sol qui a bu notre sang ? La religion catholique qui nous fit traverser les vastes mers pour consolater nos ancêtres et adoucir leurs féroces ennemis est-elle proscrite aujourd'hui ? Ah reste, reste où tu es ; et Dieu te bénira !

Et il entendrait la voix de son père, dont la cendre est à peine refroidie dans le cimetière voisin, lui murmurer ces paroles prophétiques : O mon fils ! où vas-tu ? Phéritage de nos ancêtres, ce dépôt sacré que je t'ai transmis intact, tu songes à le livrer à des mains profanes ? N'as-tu donc plus rien qui te retienne au sol natal ? Et ta femme, et tes enfants, de quel droit prétends-tu les traîner sur une rive étrangère, et leur faire partager le pain amer de l'exil dont tu les frappes ? Malheur ! Malheur au père de famille qui déserte le sol natal et la tombe de ses pères ; il n'a ni patrie, ni asile, ni amis ; et il meurt bourelé de remords et de regrets sans laisser plus de traces de son passage que la poussière qu'il a soulevé sous son pied vagabond.

Où, répétons-le au peuple des campagnes et que la Presse Catholique joigne sa grande voix à nos faibles paroles ; courage, travaillons ! continuez l'œuvre de vos pères. Que la cognée recule chaque jour les forêts qui couvrent encore un sol vierge qui ne demande qu'à produire. Avancez, avancez toujours et sans crainte, l'Inconnu n'est plus là qui vous guette et attend le moment favorable pour détruire vos travaux. Un peuple agriculteur, si humble et si petit

qu'il soit, est toujours riche, est toujours assez grand : car l'industrie agricole est l'industrie-Reine, et de sa prospérité ou de sa décadence dépend la vie ou la mort d'une nation. Et puis, quelle plus douce existence que celle des champs où l'homme, toujours en face des merveilles de la création apprend instinctivement à bénir le Créateur. Quel autre genre de vie donne une plus large part aux doux épanchements de la famille, aux joies simples et naïves, mais toujours pures du foyer domestique ? La vraie indépendance peut-elle se trouver ailleurs ? Hommes du monde ! vos calculs d'une ambition, même légitime, si souvent trompés parcequ'ils reposent sur les caprices de la Fortune, vous donnent-ils le bonheur du paisible campagnard qui suppute les années par les moissons que lui rapportent ses champs ? Dites, dites-moi si les produits insolents du luxe des grandes villes qui cachent peut-être bien des pleurs dans leurs brillants dehors, sont à comparer avec cette nature cultivée, toujours si admirable dans sa touchante simplicité ? Que de richesses, que de trésors ignorés qui ne coûteront des larmes à personne, ne réserve-t-elle pas au travailleur énergique ! Toujours féconde, toujours inépuisable, la terre semble avoir moins besoin de repos que l'homme qui lui déchire le sein. Plus il la travaille, plus sa charrue docile en remue et brise la surface, plus elle se couvre de riches moissons. Chaque goutte de sueur, — sainte et noble sueur, — féconde la place où elle tombe ; chaque graine confiée au sillon se multiplie pour se multiplier encore ; et à mesure que l'agriculteur forme la terre à son service, qu'il la dompte de mille manières et en arrache des aliments, des vêtements et de l'or, elle a à son tour sur lui et exerce sur son esprit une influence prodigieuse. Elle lui donne son empreinte, ce cachet territorial, cette physionomie particulière, qui le distingue des autres peuples et contribue puissamment à faire vivre dans son cœur le sentiment de la nationalité : don de Dieu et des siècles, héritage sacré des ancêtres que tout citoyen de cœur doit transmettre intact à ses fils et qui seul fait des bons serviteurs de Dieu et de la Patrie.

Héros de Carillon ! Héros de Chateauguay ! répondez, n'étiez-vous pas des laboureurs ?...

Pour moi, lorsque je vois s'élever comme par enchantement tous ces édifices qui attestent à la fois l'amour sincère du véritable progrès et celui de la religion, son guide le plus sûr ; quand j'entends la jeunesse formée aux écoles normales donner le réveil dans les campagnes ; et celle qui grandit ici — dans cette enceinte où j'ai l'honneur d'élever la voix — créer, pour ainsi dire, une littérature nationale,

J'applaudis des deux mains au présent, et j'ai foi dans l'avenir.

LA PAUVRE FILLE DE GLEN-ORCHY, ou Devoement d'une Mere.

NOUVELLE IMITEE DE L'ALLEMAND DE MADAME SCHOPENHAUER.

Je parcourais la haute Ecosse, en compagnie de quelques artistes, gens de mon âge et de ma joyeuse humeur.

Nous fîmes halte un matin pour déjeuner, après une course de trois bonnes lieues, dans l'unique auberge du village Dalmally, à l'entrée du hameau de Glen-Orchy. L'hôtesse, qu'à notre grande surprise nous trouvâmes propre et complaisante, s'empressa

de tout préparer ; en moins d'un quart d'heure l'eau chantait dans la bouilloire, et un service à thé, plus élégant qu'on ne pouvait s'y attendre en telle occurrence, fut rangé sur une table couverte du linge le plus blanc.

Le café frais, du miel, une délicate compote, de petits poissons fumés, des œufs durs, objet indispensable en Ecosse pour le déjeuner des gens aisés, furent livrés d'abord à notre appétit. On a coutume d'y joindre de minces et croquantes galettes de farine d'avoine, qui, chez ce peuple pauvre et frugal, remplacent le pain, et qui, jointes aux pommes de terre, lui tiennent lieu de tout autre aliment.

Mais l'hôtesse s'empressa de nous dire que les voyageurs distingués qui honoraient son auberge de leur présence y trouvaient toujours du pain en abondance. Nous ne trouvâmes rien à objecter, comme vous pouvez croire ; elle appela une femme qui passait, tenant dans ses bras un petit enfant, lui dit à voix basse quelques mots, et revint s'occuper de nous.

Au bout de quelques minutes la jeune femme nous apporta du pain. Sa figure pâle, empreinte d'une beauté douce, exprimait je ne sais quelle douloureuse résignation ; et lorsqu'elle s'approcha de nous, ses paupières garnies de cils longs et soyeux voilèrent deux grands yeux d'un bleu admirable.

— Cet enfant lui demandai-je avec intérêt ; est-il votre frère ?

A cette question, une douleur profonde se peignit sur tous ses traits ; puis une pâleur nouvelle s'y répandit. Elle s'inclina en balbutiant ces mots : c'est mon enfant.

Alors, deux pesantes larmes tombèrent de ses yeux sur les joues de l'enfant ; mais l'enfant souriait ; la mère comprima ses sanglots, le pressa sur son cœur avec une étreinte convulsive, se détourna de nous, et disparut presque aussitôt.

Et moi j'avais le cœur serré de sa douleur, ne sachant en quoi j'avais pu l'attrister. — Pourquoi cette femme a-t-elle pleuré ? dis-je à l'hôtesse. Elle a peut-être perdu son mari ? Elle paraît si malheureuse !...

— Oui vraiment, reprit l'hôtesse ; elle est bien malheureuse. Nul ne la connaît mieux que moi ; je suis sa marraine. Hélas ! et ce qu'il y a de plus triste, c'est que personne ne peut rien pour elle, un seul homme excepté, mais son mari est un coupable sans repentir ! Elle l'a épousé malgré sa famille qui, aujourd'hui, la rejette aussi. Elle s'aide comme elle peut, travaillant nuit et jour, afin de pourvoir du nécessaire sa vieille mère malade et son pauvre enfant. De mémoire d'homme notre paroisse n'a été témoin d'une douleur semblable à la sienne. Cependant tous les voisins ont pitié d'elle, et nous la souffrons sans peine au milieu de nous ; car, son mariage excepté (et elle l'expie bien cruellement,) il n'est pas dans toute la contrée une âme aussi bonne, aussi pieuse, aussi résignée que la malheureuse Molly. Hélas ! plus que toute autre, peut-être, elle avait vu luire des jours heureux. A présent l'apercevoir le dimanche, sous l'habit de la misère, se serrer parmi les pauvres dans le coin le plus obscur de l'église, cela déchire chaque fois mon âme !

L'histoire de Molly n'est rien moins qu'extraordinaire ; elle ressemble à mille autres qui passent sous nos yeux, et qui viennent si cruellement briser de jeunes cœurs. Un an auparavant elle était encore la joie du canton. Celui qui, à la première heure du jour, rencontrait l'aimable enfant, pensait y voir un présage de bonheur pour la nouvelle journée. Les

jeunes gens la nommaient la fleur de la vallée ; les jeunes filles la chérissaient tendrement, car elle était douce et modeste. Une chaumière isolée, un petit champ, un étroit jardin, qu'elle cultivait de ses mains, formaient tout l'avoir de sa mère veuve et âgée. Molly partageait son travail, et rien ne pouvait altérer la gaieté de son naturel. Heureuse si elle avait su fermer son cœur à de dangereux propos échangés en secret ! heureuse si elle n'avait jamais oublié qu'une jeune fille n'a pas de meilleure amie que sa mère !

Mais, hélas ! elle crut à la promesse que lui faisait Roger Rowland, le plus riche et le plus beau garçon de Dalnally ; elle l'épousa malgré sa famille, et à peine six mois s'étaient-ils écoulés, que la pauvre abandonnée retournait seule chez sa mère.

Depuis lors, une étrange métamorphose semblait s'être opérée dans toute sa personne ; la pâleur flétrit son teint ; l'éclat de ses yeux devint terne ; ce n'était plus Molly !... Lui adressait-on quelques mots d'affection, ses larmes seules y répondaient ; humble et fléchissant sous le poids de ses remords, on eût dit, à chaque instant, qu'elle allait se jeter à genoux. La mère se livrait au chagrin ; mais toutes ses prières, ses plus pressantes questions, n'arrachaient à sa fille que des larmes amères, ou l'assurance qu'elle était heureuse.

Enfin, son enfant vint au monde, et de ce jour la présence de ce petit être sembla ramener un peu de joie et de courage sous ce toit désolé.

Ici l'hôtesse termina son récit. Avant de quitter Dalnally, nous nous cotâmes tous. La modique somme que nous lui laissâmes pour Molly était insignifiante ; chacun de nous avait souvent sacrifié le double pour satisfaire la fantaisie d'un moment ; cependant elle parut une richesse pour les besoins de ces simples montagnards, et nous étions déjà au bas du valon de Glen-Orchy, que la bonne femme, les mains levées vers le ciel, nous comblait encore de ses bénédictions.

Femmes, enfants, vieillards s'occupaient dans les prés à la fenaison ; c'était un mouvement pittoresque, continu, que nous nous arrêtaient à contempler avec intérêt. Il y avait là pour le poète un charmant sujet d'idylle ; pour l'artiste, c'était un point de vue délicieux à croquer.

Bientôt l'ombre d'un rocher, qui, à Glen-Orchy, tient lieu de cadran solaire, annonça l'heure du repos. Aussitôt fourches et rateaux tombèrent de toutes les mains ; une activité d'un autre genre, et non moins joyeuse, allait commencer. Les familles se réunirent par groupes ; les provisions furent étalées sur l'herbe, et chaque vieillard prononça à haute voix une courte prière, qui dût paraître bien longue à quelques-uns des convives que tentait la vue de jattes remplies jusqu'aux bords d'un lait écumant, de galettes nouvellement cuites, ou d'un beurre frais et doré.

Au milieu de ces scènes champêtres, soudain du haut des airs un bruit étrange attira notre attention. Tous saisis d'un involontaire effroi, nos yeux se portèrent vers le ciel : un majestueux aigle royal, les ailes puissantes et largement étendues, planait avec lenteur au-dessus de nos têtes ; il semblait passer en revue cette foule d'hommes rassemblés non loin de sa demeure ; orgueil et fierté du canton, il était connu de chaque montagnard. Tous montraient avec anxiété son air suspendue au front d'un roc caché dans la nue, et qu'on regardait généralement comme inaccessible. Sous sa serre, et à maintes reprises, plus d'un mouton, plus d'un chevreau, avait disparu des pâturages ; cependant, jamais encore il ne s'était appro-

ché de si près. Tout à coup il s'abat, reprend aussitôt son essor, et d'un battement d'aile plus rapide, il regagne son asile.

Au même instant, un cri aigu et qui glace tous les cœurs est répété par l'écho ; un affreux silence lui succède, puis ce sont des gémissements, des lamentations, des accents d'une stupide terreur ; on eût dit que, pendant la communion sainte, et au milieu du recueillement de la prière, le clocher de l'église s'était écroulé sur la commune.

Bientôt la nouvelle passe de bouche en bouche : l'imprudente Molly avait laissé son enfant sur un monticule de foin, pour s'éloigner quelques instants. L'aigle, en passant, avait ravi l'innocente victime entourée de ses langes, et l'avait portée dans son aire.

Une courte distance nous séparait du pied du rocher ; un chemin y conduisait à travers des rocs détachés et de rapides torrents, des marais fangeux et d'épaisses broussailles, et cependant tous les hommes de Dalnally y parvièrent avec une incroyable rapidité. Le mouvement nous avait entraînés ; nos yeux fixaient avec effroi l'aigle de l'aigle ; on pouvait le distinguer immobile, perché à côté de sa femelle sur l'escarpement du roc, d'où ils semblaient regarder cette multitude d'êtres qui, dans leur désordre inquiet, ressemblait à un amas de fourmis qu'en vient de troubler.

Il est des moments dans la vie où chacun, jusqu'au plus puissant reconnaît le néant de son orgueil.

—Faibles créatures que nous sommes ! s'écria près de nous un vieux montagnard, dont la taille herculéenne, que l'âge n'avait pu courber, montrait encore ce qu'il avait dû être dans sa jeunesse ; qu'est-ce donc que notre force et notre prudence ? que pouvons-nous dans un pareil instant ? Prier, et rien de plus.

Ces paroles agirent sur la foule avec une puissance électrique. Les pères et les mères songèrent à leurs propres enfants. Tous se précipitèrent à genoux ; la plainte pieuse, la prière de l'angoisse monta vers le ciel, fervente comme si elle eût voulu forcément être exaucée.

Jusqu'alors personne n'avait songé à Molly. La pitié générale, qui avait saisi tous les cœurs au moment où l'aigle enleva le petit enfant, avait été remplacée par des inquiétudes plus douloureuses encore, à l'aspect de l'endroit effroyable où il avait été porté. Peut-être était-il déjà déchiré par une griffe meurtrière ; peut-être aussi respirait-il encore ; mais loin de tout secours, de tout espoir de délivrance, qu'allait-il devenir ?

La première impression de Molly avait été la stupeur. Assise sur un fragment de rocher, immobile, les yeux secs et fixes, elle regardait les aigles, sans qu'on pût épier sur son visage la pensée qui l'occupait.

Soudain, et comme animée d'une force surnaturelle, elle s'élança, elle vole à travers les marais, les épines, les masses de rocs, se dirige vers le rocher, et se met à gravir ses parois raides et glissantes. Elle monte toujours plus haut, plus rapidement que le chasseur à la poursuite du chamois, plus inaccessible à la crainte que le chamois lui-même, lorsqu'il se joue dans les reflets du soleil au bord des précipices.

La foule qui se pressait au bas du vallon poussa un cri de détresse, lorsqu'on aperçut Molly s'avancer si témérairement sur une hauteur à pic.

—Elle tombe ! elle ne peut manquer de tomber dans l'abîme ; à présent !... à présent !... Voyez, voyez ! elle chancelle ! elle tombe ! il faut qu'elle tombe ! s'écriait-on de toute part.

—N'est-il donc aucun secours à attendre de Dieu ni des hommes ? personne ne tentera-t-il de suivre la courageuse Molly, pour la sauver et la ramener ? disaient quelques femmes éplorées.

—Marc Stewart, le matelot, mon fils ! s'écria soudain le vieux montagnard que nous avons déjà remarqué.—Marc Stewart ! reprit-il de nouveau, d'une voix qui résonna au loin dans la montagne ; puis il siffla d'une manière si aiguë, que les aigles eux même semblèrent y avoir été attentifs.—Marc Stewart ! où donc est Marc Stewart ? Si quelqu'un peut la sauver, ce n'est que Marc Stewart ! Au milieu des fondres des batailles, il a plus d'une fois concouru à enlever un fort d'assaut ; sur une mer agitée, à travers les vagues soulevées et les mugissements de la tempête, c'était un jeu pour lui d'escalader les grands mâts, et de se balancer à leur cime.

Un homme de haute taille, au teint bruni, à la chevelure ardente et crépue, parut dans la foule qui s'ouvrit avec acclamation sur son passage, en lui montrant Molly toujours debout sur le rocher, entre la vie et la mort. Elle continuait à gravir sans presque prendre haleine ; son enfant était son unique pensée. Aucun regard ne pouvait découvrir où s'appuyait son pied, où s'attachaient ses mains ; mais l'ange protecteur des enfants au berceau planait sans doute, invisible, autour d'elle, retenait la pierre vacillante sous ses pas, et donnait de la consistance à la faible racine de bruyère que serraient ses mains.

Cependant tous les yeux étaient fixés sur Marc Stewart, franchissant avec intrépidité des amas de pierre, d'énormes souches d'arbres, et de larges crevasses, pour abrégier sa route.

La moitié du chemin, la moins périlleuse, il est vrai, était déjà parcourue ; mais devant lui droit comme une tour, s'élançait vers les nues la pyramide de rochers. A cet aspect, le frisson du vertige s'empara de lui et paralyse ses forces ; son cœur se glace dans sa poitrine ; le courage et la réflexion l'abandonnent : le ciel et la terre, le rocher devant lui, l'abîme qui tourbillonne sous ses pas, tout se double, tout se multiplie à ses yeux que voile un épais brouillard. Marc Stewart a tremblé pour la première fois. Hors d'état d'arrêter ses yeux sur ce qui l'entoure, ou de les égarer sur les masses qui plongent sous lui dans l'espace, il s'est caché le visage.

Du fond de la vallée nous comprîmes son découragement, et notre espoir fléchit avec le sien. Des cris de douleur éclatèrent de nouveau parmi les montagnards ; on n'osait plus douter de la perte de l'héroïque créature que l'amour maternel et la confiance en Dieu soutenaient seuls et toujours dans sa course effrayante.

Elle est arrivée au but, que nous ne pouvons croire à ce prodige. Un bruit effrayant l'environne, des ombres fugitives semblent passer au-dessus d'elle. Ce sont les deux aigles furieux qui volent au-devant d'elle, rapides comme l'orage ; leur souffle embrase l'air qu'elle respire ; ils menacent son visage ; elle voit leurs yeux étincelants, leurs becs recourbés, leurs serres armées de griffes sanglantes ; elle se croit perdue ; mais ô prodige nouveau ! une terreur secrète a paru tout à coup s'emparer des oiseaux féroces ; ils retiennent leur vol, se détournent avec des glapissements aigus, et vont s'abattre sur un tronc d'arbre brisé qui se penche à plus de quatre cents pieds sur un gouffre ; ils se serrent l'un contre l'autre, et plongent un œil étonné sur les flots du torrent qui bouillonne dans cette profondeur.

Tremblante, agitée tout à la fois de joie et de dou-

leur, de découragement et d'espérance, la tendre mère se jette sur l'aîné des aînés; elle y trouve son enfant couché sur un lit d'os sanglants, au milieu des restes hideux d'animaux déchirés. Les langes qui l'enveloppent l'ont préservé de la griffe de son ravisseur, qui, fort heureusement, n'était pas encore affamé.

P. C.

(La fin au prochain numéro.)

Ceux de nos abonnés qui sont éloignés de Montréal n'ayant pas été à portée d'assister aux lectures qui ont été faites au *Cabinet Paroissial*, et que l'*ECHO* est destiné à reproduire, ne seront peut-être pas fâchés d'avoir dès le début de cette publication, un tableau des sujets qui ont été traités jusqu'à ce moment. Cette liste forme la partie la plus importante du programme de matières dont notre *Revue* doit se composer.

Le *Cabinet de Lecture*, ouvert le 17 février 1857, en est aujourd'hui à sa seconde année d'existence. Le 17 février 1858, anniversaire de son inauguration, M. le Vice-Directeur de l'œuvre, en séance publique, lut un rapport des travaux de l'année. Nous allons simplement transcrire ce rapport, sauf à donner dans un autre numéro la liste des travaux de la seconde année.

**Premier Rapport Annuel des Travaux Littéraires don-
nés dans le Cabinet de Lecture Paroissial de Mont-
réal, depuis le jour de son Inauguration Solennelle
le 17 Février 1857 jusqu'au 17 Février 1858.**

MESSIEURS,

Nous ne pouvons passer ce jour sans rappeler à l'honorable assemblée les glorieux souvenirs qui s'y rattachent : à pareil jour, et à peu près à pareille heure, commençait l'année dernière, l'œuvre de ce Cabinet de Lecture : on voyait réunis dans cette enceinte, avec l'élite de la Société Canadienne, les dignes représentants de la Magistrature et du Clergé ; Son Honneur le Maire de Montréal, M. H. Starnes, l'Hon. M. P. J. O. Chauveau, Surintendant de l'Éducation, l'Hon. M. Loranger, actuellement Secrétaire Provincial, M. Cherrier, Conseil de la Reine, M. L. S. Morin, Membre du Parlement, M. le Commandeur Viger, Messire Granet, Supérieur du Séminaire, le Révérend Père Martin, Supérieur des Jésuites.

A l'ombre de ces noms si connus et si chers au Canada, se faisait l'inauguration solennelle de cette belle œuvre.

Des orateurs distingués la fécondaient, à sa naissance, de leur parole vive et puissante, et lui donnaient une impulsion forte et vigoureuse qui devait durer longtemps...

Ce n'était alors, qu'un grain de sénévé, mais ce grain tombait heureusement sur une terre bonne et excellente ; il devait germer et grandir vite : et le voilà, sous vos yeux, devenu déjà cet arbre bienfaisant, à l'ombre duquel vous venez avec tant de zèle puiser les beaux enseignements de la science et de la vertu.

Il est donc juste, Messieurs, que nous profitons de cette circonstance, mémorable pour rappeler les noms et les œuvres des nobles champions qui ont paru tour-à-tour à cette tribune.

Oui, Messieurs, qu'il nous soit permis aujourd'hui d'épancher notre cœur, et en notre nom et au nom du

Comité, de témoigner hautement notre profonde reconnaissance, à ces citoyens distingués qui ont si bien répondu à nos sollicitations : nous avons trouvé de l'écho dans leur cœur ; ils ont compris l'importance de cette œuvre si éminemment religieuse et patriotique, et ils se sont empressés de venir déposer, successivement, le tribut de leurs talents, et le fruit de leurs travaux, aux pieds de la Religion et de la Patrie.

Et certes, vous savez tous comment ces Messieurs se sont acquittés de leur tâche ? C'est à peine si les applaudissements dont ces murs ont retenti, les éloges qui leur ont été prodigués de vive voix et ceux qui ont circulé dans les feuilles publiques, ont pu égaler leur mérite ; mais malgré les justes louanges qui déjà leur ont été données, nous ne pouvons nous dispenser, en cet anniversaire, de mentionner leurs noms et le titre de leurs ouvrages. Pour faire de chacun de ces travaux une appréciation convenable, il faudrait du temps, et une capacité convenable ; n'ayant ni l'un ni l'autre, nous nous contenterons de faire cette nomenclature, en suivant l'ordre des matières.

Discours d'inauguration.

Son Honneur le Maire de Montréal, M. Starnes.

L'Honorable M. Chauveau, Surintendant de l'Éducation.

L'Hon. M. Loranger, actuellement Ministre.

M. Cherrier, Conseil de la Reine.

M. Morin, aujourd'hui Membre du Parlement.

Messire Granet, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice.

Le R. P. Martin, Supérieur des Jésuites.

1o. Sujets Religieux.

Le R. P. Vignon, Supérieur actuel des Jésuites : Importance du Prêtre dans un Cabinet de Lecture.

M. Nercam, ancien Directeur du Collège de Montréal : Importance de l'Éducation Religieuse.

2o. Philosophie.

Messire Granet, Supérieur du Séminaire : 1o. Autorité en Philosophie ; 2o. Nécessité de la Soumission à l'Autorité Humaine en matières de doctrine philosophique, prouvée par l'histoire.

M. Beaudry, Curé de St. Jean Chrysostôme : Liberté et Religion.

M. Giband, Prêtre de St. Sulpice : Origine du Pouvoir.

3o. Morale.

M. W. Marchand, Avocat : Influence des mauvais Romans.

4o. Patriotisme.

M. Geo. Baby, Avocat : Amour du Canadien pour son Sol.

M. A. Belle, Président du Cercle Littéraire : Nationalité Canadienne.

M. Cyr. Boucher, Etudiant en Droit : Avenir de la Jeunesse Canadienne.

5o. Science.

M. Valade, Inspecteur des Ecoles : la Science en général.

Le R. P. Schneider, Jésuite : Les Comètes.

M. Billion, Prêtre de St. Sulpice : Histoire de l'Électricité.

M. Girouard, Membre du Cercle Littéraire : Excellence des Mathématiques.

6o. Histoire.

M. Maximilien Bibaud, Président Général de l'Institut-Polytechnique : Les Jésuites au Paraguay.

M. Jos. Lenoir, Assistant-Secrétaire du bureau de l'Instruction Publique : Histoire en général.

M. Desmazures, Prêtre de St. Sulpice : Histoire et Historiens Modernes.

M. Rouxel, Prêtre de St. Sulpice : 1o. Les Premiers Colons de Montréal ; 2o. Vocation de Montréal.

M. Jos. Royal, Rédacteur de la *Minerve* et Vice-Président du Cercle Littéraire : deux lectures sur le Maréchal St. Arnaud.

M. Cyrille Boucher, Etudiant en Droit : Etudes sur le Jeune Comte de Villeneuve-Trans.

7o. Littérature.

L'Honorable P. J. O. Chauveau, Surintendant de l'Education : Littérature Française en Amérique.

M. Paul Stevens, homme de Lettres : La Fable.

M. de la Ponterie, Rédacteur de la *Patrie* : La Langue Française.

8o. Poésie.

M. Denis, Directeur du Collège de Montréal : Deux Elégies ; 1o. Sur la mort d'un Elève du Collège de Montréal ; 2o. Sur l'Incendie de Montréal, le 8 juillet 1852.

9o. Beaux-Arts.

M. Adélarde Boucher, Secrétaire de la Commission Seigneuriale : Eloquence dans les Beaux-Arts.

M. Lévesque, Architecte : L'Architecture.

M. C. G. Smith, Professeur de Musique : Musique Religieuse.

10. Droit.

M. Sénécal, Etudiant en Droit et Secrétaire du Cercle Littéraire : Etudes sur Pothier.

Nous n'avons rien dit de l'Honorable M. Cartier, mais tous se rappellent son allocution courte et vive, digne de couronner la savante lecture de l'Hon. Surintendant de l'Education. M. le Procureur-Général n'a pas seulement fait preuve de son goût exquis et de son talent d'improvisation ; mais il a montré le le vir intérêt que son patriotisme lui inspire, pour une œuvre si propre à développer tous les talents, dont le germe fécond se trouve dans la Société Canadienne.

Telles sont, Messieurs, les prémices de ce Cabinet de Lecture, et les œuvres qu'il a produites, pour ainsi dire, dès son berceau. Dans ce tableau, vous avez pu admirer tour-à-tour, l'homme de la science, l'homme d'esprit, l'homme de Loi, l'homme des Arts, l'homme de l'Histoire, l'homme de Lettres, l'homme de la Religion, l'homme de la Patrie ; et dans cet ensemble, toutes les sciences humaines se prêtant la main, nous apparaissent avec cette belle unité que leur donne la Foi, centre commun de toutes les grandes œuvres.

Et maintenant j'en appelle à vous, Messieurs ; que vous en semble ? Que ne devons-nous pas espérer pour l'avenir ? Certes, si presqu'encore à sa naissance, cet arbre est déjà si fécond ; si, lorsqu'il ne compte que quelques mois d'existence, ses fruits sont déjà si beaux et si abondants, que sera-t-il donc quand son tronc sera plus affermi ? Quand il aura de l'espace et de l'air pour grandir, se développer à son aise et étendre librement ses branches ?

Mais que dis-je ? n'est-ce pas ici un beau rêve qui nous enchante et un vain espoir qui nous amuse ? Non, Messieurs, non ; ces espérances ne sont pas chimériques, et nous avons la confiance qu'elles ne tarderont pas à se réaliser. Car ce qui s'est fait, et ce qui se fait encore sous vos yeux, nous assure que cette œuvre a les sympathies de tous les amis du pays et que l'avenir lui est assuré.

Nous avons fait passer rapidement sous vos yeux le tableau des travaux qui ont rempli jusqu'à ce jour nos séances ; et nous ne pouvons ici que remercier les personnes qui ont bien voulu nous prêter le concours de leurs talents ; mais nous devons aussi rendre hommage à ces familles généreuses, qui ont si bien accueilli les membres zélés de notre Comité, lorsque ces MM. ont tendu leur main en faveur de cette œuvre. Nous savons que les cœurs se sont ouverts et aussi les bourses, afin de concourir à l'agrandissement de cette enceinte beaucoup trop étroite, pour contenir la foule d'auditeurs avides de s'instruire.

L'accueil qu'on nous a déjà fait, nous répond suffisamment du succès pour les demandes futures.

Enfin, Messieurs, nous avons articulé le nom de *Cercle Littéraire*, nous avons nommé son Président, M. Achille Belle ; son Vice-Président, M. Jos. Royal ; son Secrétaire, M. Sénécal et un de ses membres, M. Girouard. Ce Cercle est une Association récente, qui vient de naître au sein même du Cabinet de Lecture et, pour ainsi dire, de la sève abondante qui les nourrit tous deux. L'honneur de cette seconde création revient tout entier aux jeunes gens distingués dont vous venez d'entendre les noms, et à leurs dignes associés. La pensée qui les a réunis est le vœu, nous avons presque dit le serment, de défendre, à tout prix, leur *Langue, leur Patrie, leur Nationalité et la Foi de leurs Pères*.

Cette Association n'est guère qu'à son début, mais les noms que nous venons de faire connaître, et les œuvres que nous venons de signaler, suffisent à faire leur éloge. Tout nous garantit que ce Cercle en s'élargissant, grâce à vos bienveillantes sympathies, et au zèle d'une jeunesse studieuse, deviendra comme une pépinière de Citoyens vertueux et savants ; et un sanctuaire de science et de vertu, où viendront se former des hommes capables de soutenir les intérêts du pays, et d'honorer les plus hautes positions sociales.

Honneur donc, à ces chers jeunes gens à qui appartenait l'avenir ! honneur, à toute la société Canadienne qui a si bien compris ces œuvres si belles et si utiles au pays ! honneur à ceux qui les protègent, qui les aident de leurs talents et de leur fortune ; honneur surtout, aux membres des deux Comités, que nous proclamons volontiers, la *vie* et les *colonnes* de l'œuvre ! honneur, en particulier, aux Membres du Comité de Régie, qui ont déjà montré tant de zèle pour procurer la construction d'un plus vaste local !

Enfin, gloire et reconnaissance à tous ! car tous peuvent se rendre le glorieux témoignage, qu'en s'honorant eux-mêmes, ils ont bien mérité de leurs Concitoyens, de la Religion et de la Patrie !

Modèle de style Epistolaire et Léçon de Modestie.

Dès qu'un homme est parvenu à illustrer son nom, fût-il enfant trouvé, tout le monde veut être son cousin de près ou de loin. C'est ce qui arriva au général *Vaillant* quand il fut promu au grade de Maréchal ; tous les maréchaux ferrants qui s'appelaient *Vaillant*, et il y en a plusieurs de ce nom en Bourgogne, réclamaient l'honneur d'être de sa famille.

Le brave Maréchal eut la bonté de donner à l'un d'eux les renseignements qu'il désirait pour pouvoir établir sa parenté. Cette lettre, déjà ancienne, et dont M. Jobard a pu se procurer une copie dans la Haute-Saône, auprès du maréchal-ferrant qui l'a reçue, est un modèle de simplicité antique ; c'est ainsi que de-

vaient s'exprimer les grands hommes de Plutarque. Nous remercions M. Jobard de nous avoir rapporté ce précieux document autobiographique d'un des hommes les plus remarquables de notre époque par sa science et sa modestie.

Paris, le 17 Octobre 1852.

Monsieur, vous m'avez adressé une bonne lettre, et celui qui l'a écrite doit être un brave homme ; je serais très fier qu'il fût mon parent ; mais je ne sais pas si nous pourrions éclaircir ce point.

Le nombre des Vaillant est fort grand en France, et il y a peu de probabilité qu'ils aient une souche commune ; il est plutôt à croire que c'étaient dans l'origine des gens de pas grand'chose comme naissance, qui, ayant montré du courage, ont reçu ce *sobriquet* flatteur.

C'est encore la mode dans le midi de la France, et ce devait être très commun autrefois, quand les actes civils étaient mal tenus et que les vilains, comme vous et moi, Monsieur, comptaient pour si peu dans le monde ; mais laissons cette digression et venons au fait que vous tenez à éclaircir.

Mon père, que j'ai eu le malheur de perdre en 1823, avait été Secrétaire Général de la Préfecture de la Côte-d'Or en 1815 ; il fut nommé représentant pendant les *Cent-Jours*, puis destitué de son emploi à la préfecture, emprisonné comme *Bonapartiste*, etc.

J'étais alors à l'armée derrière la Loire, mon père est mort pauvre, mais estimé de tous. Je ne lui ai pas connu un seul ennemi. Ses amis l'appelaient Jésus-Christ, tant il était bon pour tout le monde ; je ne lui ressemble en rien. Il était mince, et je suis fort et gros ; il était doux, et l'on me trouve bourru. Enfin, il avait autant de belles et bonnes qualités qu'on dit que j'ai de défauts, et je crois qu'on ne se trompe pas ; mon père a élevé une nombreuse famille, bien réduite aujourd'hui. J'ai une sœur, non mariée, à Dijon ; une autre qui est veuve, et dont un des fils, M. Cirrodde, est Ingénieur des ponts et chaussées à Châtillon-sur-Seine ; il est presque votre voisin. J'avais un frère cadet, que j'ai eu le malheur de perdre en 1814. Mon père avait un frère aîné qui est mort bibliothécaire de la ville de Dijon ; mon grand père était petit marchand de soie sur la place Saint-Vincent, à Dijon ; son père avait été *cordonnier*. Je ne puis remonter plus haut, mes quartiers de noblesse s'arrêtent là. J'ai entendu dire qu'un de mes grands oncles avait été soldat et blessé dans le CANADA.

Mon père avait épousé une demoiselle Canquoin. Un frère de ma mère est mort Curé à Genlis, Côte-d'Or ; c'était un excellent homme, nous le regrettons tous les jours. Son frère avait été directeur de l'enregistrement ; nous l'avons perdu en 1839.

Je n'ai pas d'enfant, et c'est le plus grand chagrin qu'ait pu me faire le bon Dieu ; je ne lui ai jamais demandé ni richesse, ni honneurs ; il m'a donné ce que je ne désirais pas, et m'a enlevé l'an passé mon beau-fils, l'enfant de ma femme ; il faut se soumettre à ses décrets.

Je suis né à Dijon, le 6 Décembre 1790 ; à peine si je me rappelle ma mère. Nous étions bien pauvres, bien pauvres ! nous avons été élevés bien doucement, bien tendrement, mais au milieu des privations de toute espèce. La bonne qui m'a reçu vit encore, elle habite Dijon. Mes sœurs et moi nous l'aimons comme une mère ; elle nous aime comme si nous étions ses enfants. Le bon Dieu ne fait plus des êtres dévoués comme l'a été cette fille, qui nous a tous reçus dans ce monde et soignés avec un amour que je ne saurais

exprimer ; elle a refusé vingt partis pour rester avec nous, qui lui donnions cependant tant de mal. Je suis entré à l'école Polytechnique à seize ans ; j'en suis sorti pour entrer dans le Génie.

Le grade qui m'a fait le plus grand plaisir, c'est celui de *Caporal* à l'École Polytechnique.

J'ai fait la campagne de Russie, celle de 1813. J'étais à Waterloo. J'ai été blessé à la défense de Paris en 1815. J'ai eu la jambe labourée par un biscaien au siège d'Alger, en 1830. Mes chefs ont dit qu'ils étaient contents de moi au siège d'Anvers, en 1832.

L'Empereur m'a dit qu'il avait été content de moi au siège de Rome.

Voilà, Monsieur, mon histoire à peu près complète. Je serai très-content si vous trouvez dans tout cela quelques preuves d'une communauté d'origine entre votre famille et la mienne.

Je vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite estime, et de me croire votre dévoué serviteur,

LE MARÉCHAL VAILLANT.

NAPOLEON ET LE BUCHERON.

Un jour Napoléon, suivi de plusieurs officiers au nombre desquels je me trouvais, faisais une promenade à cheval ; il se dirigea vers une forêt où nous vîmes plusieurs bûcherons qui élaguaient les arbres. L'empereur, remarquant un d'entre eux qui chantait, se prit à sourire, et se tournant vers nous : " Voyez cet homme, dit-il, il semble bien heureux, quoiqu'il doive gagner sa vie d'une manière si dure ! "

Le bûcheron voyant plusieurs personnes le regarder, s'imagina que nous avions perdu notre chemin et, nous saluant respectueusement, il vint nous offrir ses services.

" Merci, dit l'empereur, nous ne sommes pas égarés ; mais dites-moi, mon brave homme, ce qui vous rend si heureux ; que pouvez-vous gagner par jour ? "

—Trois francs, monsieur.

—Trois francs !—et trois francs soutiennent vous et votre famille ? Dites-moi comment vous vous arrangez pour obtenir ce résultat ?

—Avec plaisir, monsieur, venez par ici, et s'éloignant de quelques pas :

—Avec trois francs, dit-il, non-seulement je soutiens ma femme et mes enfants, mais je place encore de l'argent à intérêt et je paie d'anciennes dettes.

—Expliquez-vous.

—Volontiers, monsieur ; je soutiens ma femme et mes enfants ; je place de l'argent à intérêt en donnant de l'éducation à mes enfants et je paie d'anciennes dettes en entretenant mes vieux parents.

—Excellent homme, dit l'empereur, voilà un napoléon pour vous, gardez le secret sur ce que vous m'avez révélé. Je suis l'empereur et je vous ordonne de n'en parler à personne, jusqu'à ce que vous m'avez vu cent fois.

—Votre Majesté sera obéie."

Napoléon tourna la bride de son cheval et nous rejoignit.

Le soir, comme il semblait pensif, le général Ralph lui demanda s'il lui était arrivé quelque événement fâcheux.

" Non, répondit l'empereur, mais j'ai rencontré ce matin un homme qui m'a dit soutenir sa famille, placer de l'argent et payer ses anciennes dettes, avec trois francs par jour ; il me serait très-agréable d'en-

tendre l'un de vous m'expliquer le sens des paroles de cet homme."

Tous, nous désirions plaire à notre souverain, et sachant qu'il avait parlé à un bûcheron, nous montâmes le jour suivant à cheval de grand matin, et nous nous mîmes à la recherche du bûcheron; nous le retrouvâmes bientôt et nous lui demandâmes s'il savait à qui il avait parlé le jour précédent.

"Oui, répondit-il, j'ai eu l'honneur de parler à l'empereur.

—Que lui avez-vous dit?

—Pardonnez-moi, messieurs, mais je ne puis vous le révéler."

L'un d'entre nous lui offrit alors cinquante louis s'il voulait nous le raconter.

"Non, reprit le bûcheron je n'ose.

—Vous en aurez cent, si vous voulez nous rendre ce service."

Après une minute ou deux de réflexion: "Mettez-moi l'argent dans les mains et je vous le dirai, reprit-il."

Nous lui plaçâmes l'or dans les mains, et après qu'il eut soigneusement examiné chaque pièce, il nous conta l'histoire.

Nous remontâmes à cheval et nous fîmes galoper nos chevaux jusqu'au palais; là, nous demandâmes à être admis auprès de l'empereur, et nous lui expliquâmes son énigme.

Napoléon, pâle de colère: "Qu'on m'amène ce bûcheron mort ou vif, dit-il."

Le malheureux fut bientôt en présence du monarque irrité.

"Comment, coquin, tu as osé violer la parole que tu m'avais donnée!

—Sire, répondit le bûcheron avec beaucoup de sang-froid, je n'ai pas enfreint vos ordres.

—Un mensonge, misérable!

—Sire, vous m'avez défendu de ne rien dire à personne avant d'avoir vu votre figure cent fois."

Alors mettant résolument les mains dans ses poches, il en tira une à une les pièces d'or, ayant soin de montrer les faces à l'empereur; arrivé à la dernière: "Et cent, dit-il; vous voyez, sire, que je vous ai vu cent fois."

Napoléon partit d'un long éclat de rire, et dit, en lui donnant une tape sur la joue:

"Tu es un rusé coquin."

Il le fit plus tard capitaine d'artillerie, et l'ancien bûcheron prouva qu'il méritait sa bonne fortune.

Devouement Heroïque d'un Moine.

C'est un souvenir consolant, un souvenir qui élève l'âme à Dieu que celui que j'ai rapporté de la guerre d'Espagne, dit l'auteur du récit émouvant que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs; j'ai été à même, dans ce pays, d'apprécier un vrai prêtre catholique, qui non-seulement connaissait la loi divine que nous a enseignée Jésus-Christ, mais qui la pratiquait fidèlement.

J'avais ordre d'occuper, avec ma compagnie, un village qui était un point important pour les avant-postes. En entrant dans ce lieu où la guerre et la dévastation avaient partout laissé des traces, je vis venir à moi un homme d'âge, d'une belle stature; il portait l'habit des Bénédictins. Ce vieillard venait me supplier d'épargner les habitants qui étaient restés dans ce malheureux village.

"Ce ne sont guère, dit-il, que des femmes, des

vieillards et des enfants qui ne mettront pas vos troupes en péril; ils vous fourniront volontiers tout ce qu'il leur sera possible. Protégez aussi l'église de mon couvent, ajouta-t-il; bien des siècles se sont écoulés depuis qu'un sentiment pieux l'a élevée; ne vous montrez pas moins clément que la foudre et les tempêtes qui, si souvent, ont passé sur elle, mais qui l'ont respectée."

Il y avait dans cet homme quelque chose qui me subjuguait, je lui promis toute la protection qui dépendrait de moi; j'avais su maintenir mes soldats dans la discipline, et les pauvres Espagnols se trouvèrent ainsi délivrés de toute crainte. J'établis mon quartier au couvent, dont tous les religieux avaient fui; un seul était resté; c'était le père Jean, ce moine qui avait réclamé ma protection.

Je lui demandai comment il avait osé s'exposer à la fureur des troupes exaspérées, qui en voulaient principalement aux couvents, accusés de soulever les populations pour résister à main armée aux conquérants.

"Je n'ai pas voulu quitter mes paroissiens, mes enfants, me répondit-il en souriant; je ne pouvais abandonner des vieillards et des femmes sans défense; je dois être leur conseil, leur ami, leur médecin, tandis que mes frères spirituels remplissent des devoirs plus pénibles encore."

Et, dans le fait, il était tout cela: je le voyais occupé depuis le matin de bonne heure, jusque bien tard dans la soirée.

Dès le lever du soleil, il allait par les prés et les bois voisins, pour recueillir des simples, qui lui servaient à guérir ses malades et ses blessés; puis il rentrait au village et s'en allait de porte en porte faire ses visites. Ici, il donnait un conseil; là des secours; plus loin, il apportait des consolations; aussi tous s'adressaient au bon Père, qui recevait chacun avec la même amabilité et mettait le même empressement à obliger chacun.

Dans quelques escarmouches que j'avais eues avec les paysans, j'avais perdu trois soldats. Le père Jean veilla à ce qu'ils fussent enterrés. "Prions pour le repos de leurs âmes," dit-il alors aux soldats qui avaient rendu un dernier devoir à leurs camarades; et ces drôles, qui étaient bien les plus rudes et les plus insoucians vauriens qu'on pût trouver, s'agenouillèrent et répétèrent la prière que le Père disait à haute voix.

Auprès des blessés, sa patience était sans bornes. Il veillait au chevet de leur lit pendant de longues heures, et plus d'un de mes soldats dut à sa science médicale et à ses soins incessants la vie et la santé. Les soins des malades et des blessés, sa sollicitude pour les habitants, lui laissaient-ils quelques repos? Il rassemblait alors autour de lui les enfants du village et les instruisait; il leur parlait de Dieu, de la Religion, du malheur de la Patrie et leur faisait demander au Ciel de ramener la paix. Plus d'une fois, je me glissai dans son auditoire, tandis qu'il parlait et que les yeux des enfants, avides de ses paroles, étaient fixés sur lui, et je dois avouer que le père Jean m'a plus appris dans ces simples entretiens que maint et maint volume.

Sa bonté m'avait gagné; il causait souvent avec moi; il savait que je déplorais la guerre et que je détestais cette odieuse soif du pillage. Maintes fois, nous nous promenâmes le long des allées du jardin du couvent, pendant qu'il m'entretenait de la conduite et des égarements des hommes, des religions et des peuples répandus sur la terre. Je n'ai jamais rencontré dans aucun homme un tel esprit de douceur joint

à une si grande piété ; c'était vraiment l'esprit de Jésus-Christ et de l'Église Catholique.

L'histoire des temps anciens et modernes, qu'il avait approfondie, avait agrandi sa charité, fortifié son jugement ; mais sa science favorite était l'histoire naturelle ; il s'était, dès sa jeunesse, adonné à la médecine et il était parvenu à un grand degré d'habileté dans cet art.

Sa seule distraction, sa plus grande jouissance après avoir vaqué à ses occupations spirituelles, était l'entretien et le soin des fleurs. Il possédait, dans le jardin du couvent, un magnifique rosier, et mes soldats, gagnés par la bonté du Père, soignaient ce rosier et y veillaient comme à un trésor.

Quelques semaines plus tard, je reçus ordre de quitter le village et de rejoindre mon régiment. J'avais les larmes aux yeux en prenant congé de ce digne prêtre et jamais louange ne me rendit aussi fier que je me sentis l'être lorsque, me serrant la main, il me dit : " J'ai connu en vous un véritable honnête homme, un homme qui estime l'honneur devant Dieu plus que l'honneur devant les hommes." Il me donna alors une de ses plus belles roses, puis il prit congé de mes soldats de la manière la plus amicale, en tournant le coin du bois, nous l'entendions encore nous dire de sa voix forte : " Adieu, adieu, braves Allemands."

Six mois s'étaient écoulés, lorsque les vicissitudes de la guerre me ramenaient, mes hommes et moi, dans ce même village, où campait à ma place un fort détachement de troupes, ayant à leur tête un général français. Je me hâtai de gagner le couvent, désireux ayant tout de serrer la main au père Jean. Quelle ne fut pas ma stupeur, lorsque j'appris qu'il venait d'être arrêté, mis aux fers et qu'il devait être fusillé à la pointe du jour.

Un tambour français qui avait voulu s'amuser à pêcher à la ligne, avait été trouvé, dans le courant de la journée, non loin du village, mort et couvert de terribles blessures.

Le général français, outré de cette lâcheté, avait juré que, si dans trois heures l'auteur de cette abominable action ne s'était pas fait connaître, on n'avait pas été dénoncé par les habitants, trois hommes et trois femmes du village, désignés par le sort, expieraient ce crime.

Alors, le père Jean s'était offert à remplacer les victimes, bien qu'il fut certainement innocent de tout meurtre.

Je courus chez le général, qui était un homme aimable, et qui m'écouta très patiemment. " Si mon propre frère eût commis cette action, me dit-il, ou qu'il se fût offert comme victime et que je fusse plus convaincu de son innocence, s'il est possible, que de celle de ce prêtre, je serais encore obligé de le laisser fusiller. La vengeance est devenue la loi inhumaine de cette malheureuse guerre ; ni vous, ni moi nous ne pouvons changer les choses ; nous répondons de la sûreté de nos troupes ; le sang exige le sang, afin que ce sanglant exemple effraie. Depuis que j'occupe ce village, cinq de mes hommes sont tombés sous le fer des paysans. Si le père Jean ne meurt pas, il faut que le sort me désigne six autres victimes."

Le père Jean était gardé à vue dans sa cellule ; en me voyant entrer, il me tendit la main, visiblement heureux de me revoir.

Je le priai instamment de renoncer à son sacrifice, mais il me répondit tranquillement :

" Il faut une victime ; ne vaut-il pas mieux que ce soit une victime innocente qui périsse, plutôt que de

voir six victimes choisies par votre général expier un crime dont elles sont sans doute aussi innocentes que moi, et qui peuvent être pères et mères de famille ? J'ai promis d'être le conseiller et l'aide de ces pauvres paysans ; je tiens ma parole. Il y a des années que je suis familiarisé avec l'idée de la mort ; je meurs sans regret."

Alors, il entama son thème favori ; il parla des Romains et de leurs exploits : " Que nous sommes heureux, dit-il, en comparaison d'eux ! Car, si nous nous sacrifions pour le pays qui nous a vu naître, la reconnaissance nous conduit, des portes du tombeau, jusque dans l'éternité auprès du Dieu de miséricorde."

Le lendemain matin, le père Jean fit réclamer une faveur au général ; il désirait visiter encore une fois l'hôpital dans lequel se trouvait tant de blessés. Le général lui accorda sa demande, et le père se fit conduire dans les salles où se trouvaient les pauvres auxquels il s'était intéressé. Ensuite il visita les blessés dont il banda les plaies d'une main habile, et une heure avant sa mort, il pensait encore à rendre la santé à bien d'autres malades.

Quand on le conduisit hors du village, sa marche fut calme et assurée ; à côté du crucifix qu'il tenait sur sa poitrine, il avait une rose. " J'ai toujours aimé ces fleurs, me dit-il, et avec quelle étonnante préférence la main du Seigneur a orné celle-ci. Louons le Seigneur dans toutes ses œuvres. Jamais ma confiance dans sa bonté et dans sa miséricorde n'a été plus grande qu'à présent."

On avait choisi de bons fleurs ; bientôt hommes et femmes, à genoux, missaient autour de lui leurs prières et confondaient leurs larmes. Ils l'enterrèrent le soir ; ils choisirent sa place de prédilection, et celui qui expiait le crime d'un autre, celui qui avait racheté la vie de ses paroissiens avec sa vie, repose maintenant au milieu de ses fleurs chéries.

La gloire de tous les héros de la guerre pâlit devant ce dévouement sublime et caché ; c'est que l'honneur humain, stimule les guerriers, et que la Foi Catholique inspire au père Jean son Héroïque Sacrifice.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.